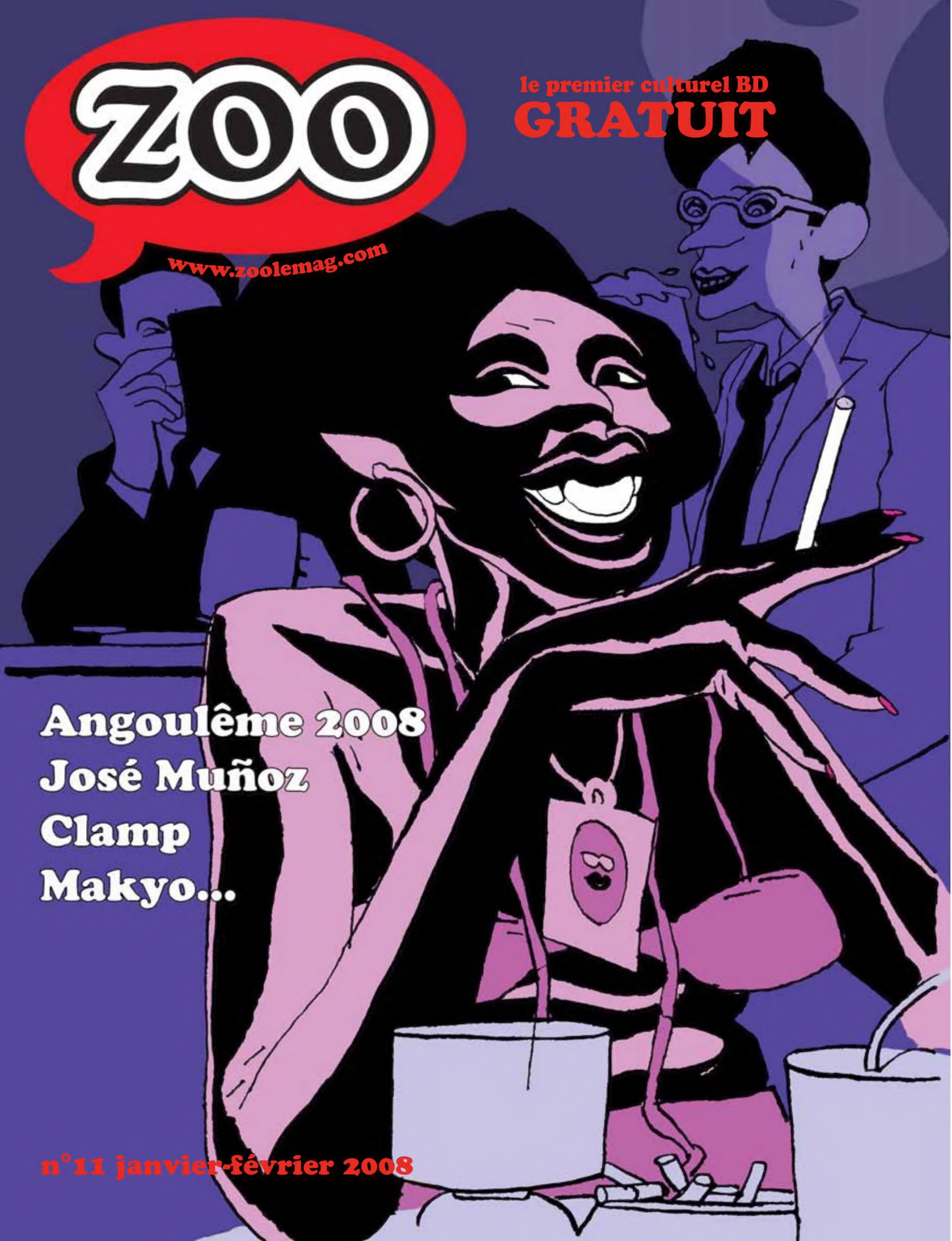
ZOO

le premier culturel BD

GRATUIT

www.zoolemag.com



Angoulême 2008
José Muñoz
Clamp
Makyo...

n°11 janvier-février 2008

l'univers des
Dragons
Premiers Feux
PAR LES PLUS GRANDS
ILLUSTRATEURS D'HEROIC FANTASY
EN LIBRAIRIE, 110 PAGES, 25 €
EDITIONS DANIEL DM MAGHEN
47 QUAI DES GRANDS AUGUSTINS
75006 PARIS - 01 42 84 37 39
WWW.DANIELMAGHEN.COM
UN MONDE DE BULLES
La Diff
Volumen
ILLUSTRATION OLIVIER LEDROIT

Édito

Avec plus de 4000 albums parus en 2007, l'année a encore été un record pour la bande dessinée. Que de choix, pour le public averti ! Et que de confusion, pour celui qui ne l'est pas, c'est-à-dire la grande majorité d'entre nous. La surenchère au volume conduit à ce que les albums ne restent sur les rayons des libraires qu'un temps très limité, ce qui ne permet pas vraiment au public de juger. Maints albums subissent le sort des yogourts à la date de fraîcheur un peu moins récente que les autres, tandis que les libraires se transforment en «manutentionnaires» de cartons reçus et de cartons à renvoyer. C'est fort dommage. En attendant que la situation ne retrouve un certain équilibre, les magazines de critiques et de commentaires, ainsi que les festivals et leurs palmarès, permettent au lecteur d'effectuer un certain choix. La sélection d'Angoulême liste 50 albums de l'année écoulée, sans distinction de genre, soit un peu plus de 1 % de la production annuelle. C'est à la fois peu et beaucoup : 50 albums, c'est aussi près d'un achat par semaine !

OLIVIER THIERRY

ZOO est édité par Arcadia
45 rue Saint-Denis
75001 Paris

Régie publicitaire :
06 34 16 23 58
pub@zoolemag.com

Envoyez vos contributions à :
contact@zoolemag.com

Directeur de la publication & Rédacteur en Chef :
Olivier Thierry
Rédacteur en Chef adjoint, Secrétaire de Rédaction & maquettiste :
Olivier Pisella
Rédaction de ce numéro :
Julie Bordenave, Julien Foussereau, Boris Jeanne, Louisa Amara, Jérôme Briot, Olivier Pisella, Jean-Marc Lainé, Christian Marmonnier, Egon Dragon, Thierry Lemaire, Kamil Plejwaltzsky, Olivier Thierry, Yannick Lejeune, Jean-Philippe Renoux, Helen K., Sinclair McAbbey
Couverture :
José Muñoz (couleurs : Éric Borg et Pierre-Yves Marteau-Saladin)
Strips : Sylvain Delzant, Étienne M, Fabcaro

Publicité :
Marion Girard (06 34 16 23 58)

Dépôt légal à parution.
Imprimé en France par ACTIS.

Les documents reçus ne pourront être retournés.
Tous droits de reproduction réservés.

OP remercie Agathe Parinaud pour l'avoir hébergé au pied levé

www.zoolemag.com

Sommaire

6 EN COUVERTURE — Interview de José Muñoz

18 BD ASIATIQUE — Clamp

17 CINÉ & BD — Persepolis en DVD

22 ACTU BD — Pierre Makyo interview (p.22)
Donjon : Suivez le guide (p.26)

21

16 ART & BD — De Superman au Chat du Rabbin (p.16)
Ventes aux enchères (p.17)

22 SEXE & BD — Joe Matt (p.24)
Sex Guide (p.25)

23 STRIPS — Sylvain Delzant, Fabcaro, Etienne M

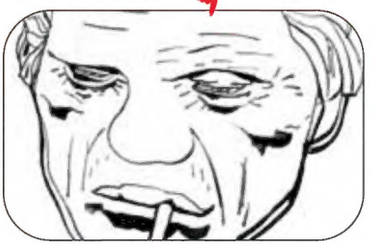
22

29 ZOOLOGIE — Pingouins & manchots

16

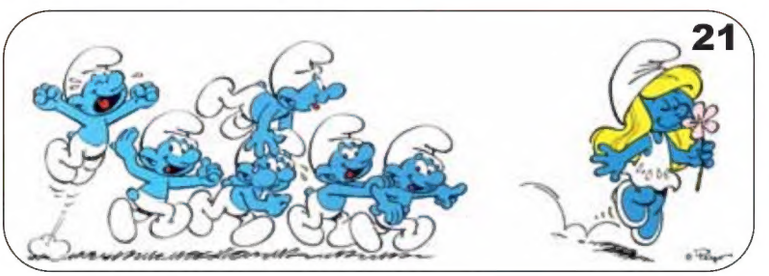
20 BD US — Des Américains à Paris

29


© José Muñoz

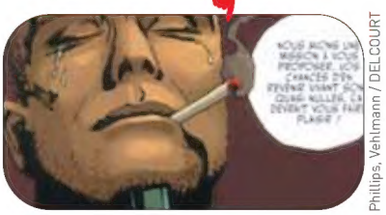
Tokkô © Tôru Fujizawa / Kodansha Ltd. / Pika Editions

© Diaphana Films


© DR

© Etienne M

© Pierre Makyo, Calore / DELCOURT


© Phillips, Vehlmann / DELCOURT

© Joe Matt / RACKHAM

© JCoudray / BOITE A BULLES

La bande dessinée en 2007 et en chiffres

Gilles Ratier, secrétaire général de l'ACBD (Association des Critiques et journalistes de Bande Dessinée) rédige chaque année depuis 2000 un rapport annuel sur le marché de la BD dans l'espace francophone européen – comprenez : en France, en Belgique et en Suisse.

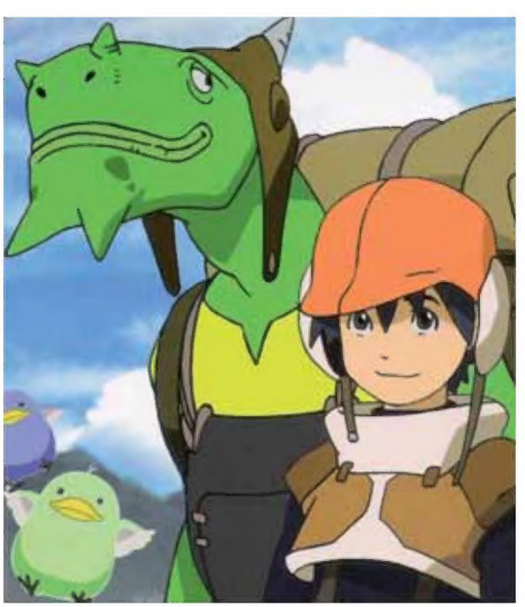
Pour la première fois depuis 2000, le secteur n'affiche pas une croissance éditoriale à deux chiffres. Mais avec tout de même 4,4 % de livres supplémentaires par rapport à 2006, un nouveau record vient d'être franchi. 4313 BD ont été éditées en 2007, dont 3312 nouveautés, 712 rééditions, 204 art-books et 85 essais. Les positions relatives par type sont stables depuis trois ans : les BD asiatiques représentent 43% des nouveautés, les comics américains 7%, les albums franco-belges 40% et les romans graphiques 10%.

254 éditeurs différents ont publié au moins une BD en 2007 : c'est 29 de plus que l'année précédente, mais cette diversité éditoriale ne doit pas faire oublier que les 17 plus gros éditeurs concentrent les trois quarts de la production. C'est Delcourt (comprenant Akata et Tonkam) qui est le plus gros producteur de l'année, avec 484 nouveautés, talonné par Media Participations (Dargaud, Dupuis, Kana...) avec 474 titres. Les éditions Soleil, après deux années explosives, reviennent à leur rythme de publication de 2004, avec 429 livres.

2007 aura été marqué par le lancement de différentes collections d'adaptation en BD de classiques de la littérature : *Ex Libris* (Delcourt), *Fétiche* (Gallimard), *Théâtre en BD* (Petit à Petit) ou l'éditeur spécialisé Adonis, et par le lancement de séries manga «made in Europe», notamment dans le label *Shogun* des Humanoïdes Associés. Parallèlement, la bande dessinée inspire de plus en plus les autres formes d'expression artistique, comme le jeu vidéo, la télévision ou le cinéma. En témoignent le succès du film *Persépolis* de Marjane Satrapi et Vincent Paronnaud, et le dynamisme de la production française de dessins animés.

Alors que l'hyper-concentration domine le marché manga (plus de la moitié des ventes concerne neuf séries seulement, parmi lesquelles chaque volume de *Naruto* tiré à 220 000), seules 90 séries franco-belges s'offrent un premier tirage à plus de 50 000 exemplaires. Le tirage moyen se situe aux alentours de 6000 exemplaires. À ce niveau, les éditeurs peuvent espérer rentabiliser un livre, mais les auteurs doivent souvent abandonner l'espoir de pouvoir vivre de leur art. C'est certainement le durcissement de leurs conditions d'existence qui a motivé la création d'un groupement bande dessinée au sein du SNAC (le syndicat national des auteurs et compositeurs) en février 2007.

JÉRÔME BRIOT

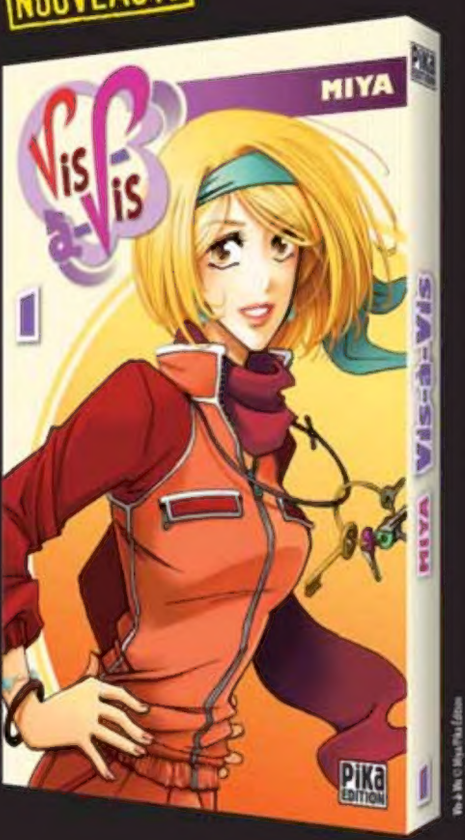


© 2006 Fuji Television Network/Gonzo/Warner Entertainment Japan/Dentsu/SPWT

Brave Story

Originellement, *Brave Story* est un roman à succès au Japon qui s'est vendu à plus de six millions d'exemplaires. À l'instar du phénomène *Harry Potter* que nous connaissons bien, un très grand nombre d'écoliers nippons ont été transportés par les aventures d'un jeune garçon – Wataru, 11 ans – dont la vie bascule lorsqu'il accède à un monde fantastique. Dans ce monde parallèle, «Vision», Wataru devient un héros capable de «changer le cours du destin», et en particulier de faire face au divorce de ses parents. *Brave Story* débarque en France sous forme de roman, manga (chez Kurokawa) et de long métrage d'animation (sortie le 3 février).

OP

CRÉATIONS PIKA :
Vis-à-vis, Dreamland et DYS
NOUVEAUTÉ


Retrouvez Miya, Moonkey et Reno en dédicace au festival d'Angoulême !
PIKA EDITION
www.pika.fr

Étienne, détective, privé de travail et d'amour,
gagne le gros lot du loto. Mais entre posséder un ticket gagnant et toucher un chèque, la chance a le temps de jouer les girouettes.

La rencontre magistrale entre trois acteurs majeurs de la bande dessinée contemporaine.

20 AIRE LIBRE ANS

DUPUY-BERBERIAN
JEAN-C. DENIS
Un peu avant la fortune

www.airelibre.dupuis.com

Dupuy Berberian Jean-C. Denis © Dupuis, 2008

inrockuptibles

evene.fr

Muñoz : un Argentin en noir & blanc

Le talent n'interdit pas l'humilité. S'il a développé avec bonheur un style personnel, José Muñoz n'en oublie pas pour autant ce qu'il doit aux maîtres qui l'ont formé. Avec son verbe coloré, le dessinateur argentin nous fait partager 60 ans d'expériences comme on ouvre un grand livre d'images. En noir et blanc évidemment.

Comment êtes-vous venu à la BD dans le Buenos Aires des années 40 ?
La première fois que j'ai été impressionné par la BD, j'avais cinq ans. C'était un produit très bien réussi des studios Disney qui s'appelait Bucky Bug, écrit et dessiné vers 1930 par Al Taliaferro. L'histoire de deux petits insectes qui vivent dans un terrain vague rempli des déchets des hommes. C'est la merveille dans laquelle je suis tombé. Les théières, les chaussures transformées en maisons, les boites de sardines converties en voitures, tout recyclé. Et souvent, nous, les enfants, on construisait nos jouets comme ça. J'aime beaucoup cette histoire et chaque fois que je m'en rappelle, j'ai un sourire de remerciement. Après, le choc suivant, c'est quand Breccia, Pratt et Oesterheld sont entrés dans ma vie à la fin des années 40 avec les magazines *Misterix*, *Cinemisterio*, *Patoruzito*. C'est la montée de l'Âge d'or de notre métier en Argentine. Une époque formidable pour notre pays. À 10-12 ans, je suis rentré avec l'appui de mes parents à l'École panaméricaine d'art pour suivre les cours de Breccia.

Et ça n'a pas posé de problèmes à vos parents ?
Ils ont dû être un peu distraits (rires) ! Non, plus sérieusement, ils m'ont toujours appuyé pour suivre mon chemin.

Des maîtres comme Alberto Breccia ou Hugo Pratt pour démarrer, c'est une chance incroyable.
Vous savez, Pratt avait 30 ans à ce moment-là. Breccia, 38. Ils étaient dans la vague montante de leur talent. Quand je suis arrivé à l'école, Pratt avait fini son année de professeur et Breccia prenait le relais. Et ça a très bien fonctionné. Pendant deux années, j'ai pu suivre ses cours et après, quand ma famille a eu des problèmes d'argent, j'allais directement chez Breccia pour lui apporter mes dessins. C'était un type très gentil.

Qu'avez-vous retenu de son enseignement ?
Quand je l'ai connu, Breccia était en train de développer le noir et blanc, dans la lignée des Nord-américains Milton Caniff, Frank Robbins..., comme Pratt. On raconte d'ailleurs que la première fois que Pratt a rencontré Caniff aux États-Unis, il était ému jusqu'aux larmes. Une façon de remercier le maître, non ? Moi, je faisais beaucoup de gris. Et Breccia me disait : «*Écoute Muñoz, le gris que tu fais avec le système d'impression qu'on a, ça devient du noir. Alors tu es en train de faire du noir approximatif. Tu dois comprendre que dans ce type de structure narrative, d'histoires courtes, on doit travailler comme ça : un carré blanc, un carré noir, un carré blanc, etc. Comme un jeu d'échecs.*» Et j'ai bien retenu le conseil parce que mon père était un joueur d'échecs très doué. Il a sacrifié une partie de ses nuits et sa santé à sa passion. Moi, je ne sais pas jouer aux échecs, mais l'image mentale de l'échiquier je l'ai bien dans la tête. C'est un conseil qui m'a beaucoup servi.

© José Munoz

© José Muñoz

Vos BD n'ont d'ailleurs jamais connu la couleur.
J'ai aimé de façon incontrôlable la noirceur du noir, la blancheur du blanc. Je continue à aimer jouer avec ces deux sources de mélodie différentes. Pendant mon adolescence, j'ai suivi des cours privés chez un sculpteur argentin qui s'appelait Humberto Cerantonio. Il n'était pas d'accord avec mon élan vulgaire vers la BD (rires) mais il m'a beaucoup apporté. Il emmenait notamment ses élèves découvrir le cinéma suédois, néo-réaliste italien, français des années 30 et 40... toujours en noir et blanc. L'esthétique des séries B américaines m'a aussi beaucoup inspiré, avec l'importance de la fumée. Tout le monde fumait à l'écran. Le noir et blanc et la fumée dans *Alack Sinner* sont les enfants de ces merveilles anciennes.

Et puis, à cette époque, les BD étaient plutôt en noir et blanc.
Oui, en Argentine, sans doute. C'était un choix esthétique, mais aussi économique. Ça tombait bien.

Toutefois, alors que la couleur est devenue quasiment obligatoire, vous avez continué en noir et blanc.
Je considère que le noir est une couleur et le blanc une autre. Et puis pour dessiner une grande ville comme New York, je n'éprouvais pas le besoin d'utiliser d'autres familles de couleurs. Mais, depuis une quinzaine d'années, j'utilise les couleurs pour d'autres projets, comme les illustrations que je fais sur Buenos Aires et la pampa, par exemple.

À ce propos, quelle est l'influence de l'Argentine sur votre travail ?
Vous savez, être argentin, c'est être multi-culturel, multi-identitaire. Et cela peut parfois créer des problèmes. Pour preuve, la psychanalyse s'est beaucoup développée dans mon pays ! C'est une multi-promenade que l'on fait avec ses ancêtres, les ancêtres de la maison d'à côté. À Buenos Aires, on entendait parler italien, français, polonais, yiddish, etc. C'était la normalité. En fait, Alack

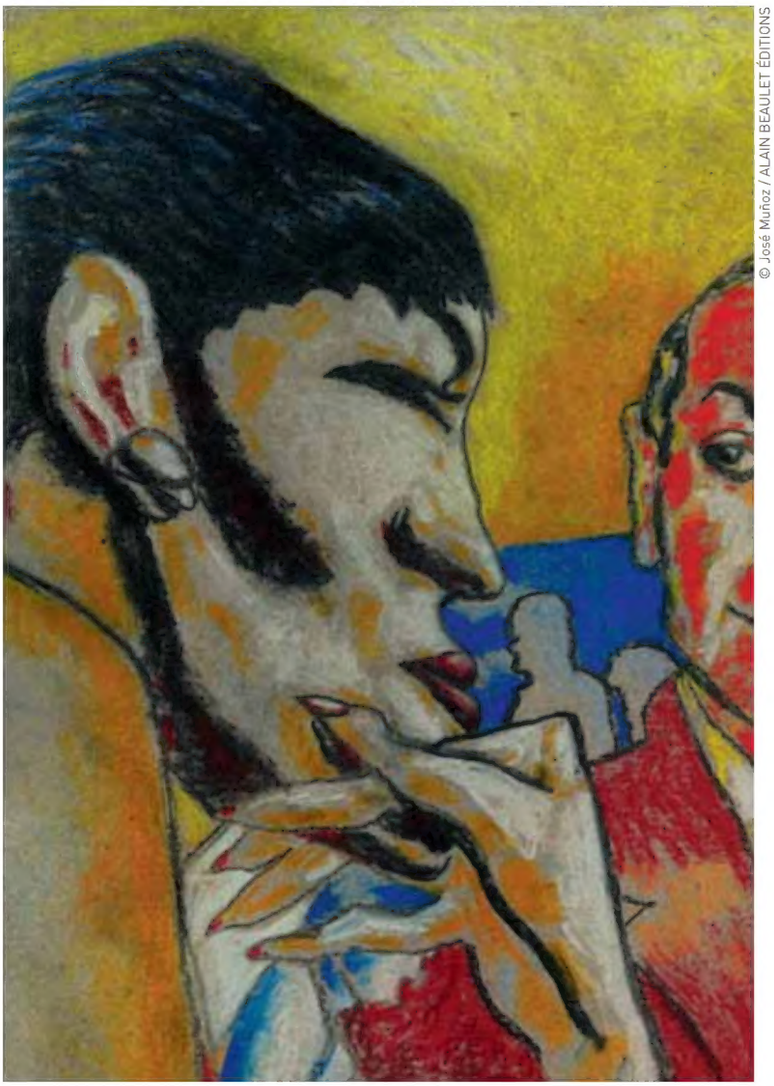
Sinner est un personnage sud-américain déguisé en Nord-américain. L'excitation de la foule, le brassage de population, la diversité des quartiers que l'on trouve à New York, ce n'est pas la même scénographie mais presque la même chanson qu'à Buenos Aires.

Alors venons-en à un autre Argentin, votre complice Carlos Sampayo. Comment s'est passée votre rencontre ?
Je suis parti de l'Argentine pour motifs personnels en 1972. L'âge d'or de la BD était terminé dans mon pays. Je me suis installé à Londres où j'ai dessiné pendant un an et demi des histoires hebdomadaires pas très intéressantes. Et puis j'ai dû quitter l'Angleterre parce que j'étais sans-papiers. Je correspondais déjà avec Sampayo, alors je suis allé en Espagne où il habitait. Un quart d'heure après notre rencontre, on est entré dans l'univers noir narratif, ce qu'on appelle le roman policier. Une semaine après, on commençait à construire *Alack Sinner*.

Et vous avez tout de suite senti qu'il y avait quelque chose qui se passait entre vous ?
Oui. La sympathie humaine, la découverte de notre situation similaire de voyageurs en train de devenir exilés, ça a été un moment de coïncidence générationnelle et de désir. Alack Sinner est né sans beaucoup de paysage intérieur et il s'est approfondi à partir de notre travail commun. Alack Sinner nous a accompagné dès le début. C'est un ami.

Un ami au nom étrange.
Quand on a concocté le nom, j'ai tout de suite proposé Sinner et ça a fonctionné. Et puis il fallait un prénom. Comme j'ai vécu deux ans à Londres, je possédais un dictionnaire de cockney. En le feuilletant, Carlos a trouvé une expression très ancienne «*Alack and alas*» [«pauvre de moi»] que j'avais entendue dans la bouche d'une vieille Anglaise qui habitait à côté de chez moi. Alors on a choisi Alack. Ça sonnait bien. Et le sens caché derrière, pauvre de moi pécheur, est tombé sur la table.

Et vous vous êtes tout de suite orientés vers le polar ?
On était hanté par le présent qu'on ne comprenait pas et le polar était le meilleur outil pour naviguer dans le présent et trouver des explications et du sens. C'était indispensable pour donner à nos histoires ce côté investigation anthropologique, poursuite pathétique de la soi disante vérité, obsessions morales mélangées à travers l'atmosphère de la ville, l'enquête... Le polar s'est imposé à nous immédiatement.


© José Muñoz / ALAIN BEAULET ÉDITIONS

Comme le choix des histoires courtes ?
Je suis le fils de la cadence des journaux, des chapitres, des feuilletons. La première histoire s'est faite en 20 planches. C'était adapté à la parution mensuelle ou bimensuelle des journaux de l'époque. On travaillait comme ça avec *Alterlinus* en Italie et

© José Muñoz

DESSIN DE JOSÉ MUÑOZ RÉALISÉ À L'ÂGE DE 15 ANS

Charlie Mensuel ici, avec l'idée de faire un récit complet pour chaque numéro. Ce n'était pas le côté à suivre, que j'avais pu connaître auparavant. La possibilité d'allonger le récit est apparue plus tard. Avec Sampayo, on avait besoin d'un peu plus de longueur. À la fin des années 70, on est passé de 18 planches à 30. Puis de 30 à 40. Et puis, avec les suggestions et l'appui de Jean – Paul Mougin et de Didier Platteau, créateurs du magazine *(À Suivre)*, on est parti dans une histoire de 100 planches, *Rencontres*, la plus longue qu'on ait jamais faite.

Et durant toutes ces années, vous avez développé un style très personnel issu de l'œuvre de Breccia et de Pratt.
On peut dire que j'ai commencé à fréquenter de façon organisée cette école à l'École panaméricaine d'art, et après, c'est devenu «l'École universelle d'art» (rires). Dans Pratt, il y a un côté expressionniste diurne et dans Breccia c'est plutôt le côté nocturne. Le jour et la nuit, pour moi. La lumière et l'ombre. Je me souviens d'une rencontre au bar «La Comedia» avenida Corrientes à l'angle de la calle Paranà. On venait de sortir des cours, j'avais 12 ans. Il était sept heures de l'après-midi, nous étions assis à la même table. Pratt et Breccia buvaient du whisky, en discutant de la façon de donner une vérité psychologique aux personnages. Je les écoutais en buvant mon lait chocolaté (rires). Je n'ai compris que bien plus tard le sujet de la conversation, bien sûr... Tu vois, je fais partie d'une famille dont les œuvres reposent sur une certaine exigence de savoir, de savoir faire, de désir de culture... Dans notre cas particulier, on a mis des fragments entiers de réalité crue, pas cuisinée. Cette exigence n'a pas facilité notre acceptation. Pratt a réussi à être extraordinairement bon et très populaire. Sa réussite a été totale. Breccia était lui aussi très respecté par les professionnels mais il n'a pas connu le même succès. Il y a une forme d'injustice.

Est-ce à dire qu'à travers vous, le Grand Prix de la ville d'Angoulême a voulu récompenser toute une famille d'auteurs pas reconnus à leur juste talent, allant d'Alberto Breccia en Argentine, jusqu'à Didier Comès en France ?
Oui, c'est clair. Je me sens un bon produit dérivé (rires). Je pense que nous sommes tous des produits dérivés de quelqu'un d'autre. Le tolérer n'est pas facile, semble-t-il, pour certains d'entre nous. On doit toujours combattre l'égocentrisme forcené qui fait penser que tu es le découvreur de l'eau chaude. On doit se calmer quand même. Ça, c'est une partie de la construction de ton ego. Après, quand tu as fini de faire ce travail, tu commences à ouvrir les fenêtres aux autres. Pour moi, ça n'a jamais été un secret que je viens de cette école que j'ai eu la chance extraordinaire de connaître. Et ce Prix, il est pour nous tous.

PROPOS RECUEILLIS PAR THIERRY LEMAIRE

© José Muñoz / ALAIN BEAULET ÉDITIONS

Pothier & Salsedo
Ratafia
Tome 4 : Dans des coinstots bizarres
Ramer plus pour gagner plus !
Ratafia
Coffret 4 tomes + 1 ex-libris : 45 €
10,50 €
[treizeétrange]
LE LABEL BD DES ÉDITIONS MILAN

Alack Sinner, enquête (À Suivre)

Jean-Christophe Chauzy, complice de Thierry Jonquet sur les deux volets de *La vie de ma mère* (éditions Casterman), a d'abord fait ses armes en noir et blanc chez PLG et Futuropolis. Ses premières planches virent le jour dans les années mille neuf cent quatre-vingts au cœur des pages de *(À Suivre)* où errait déjà un dénommé Alack Sinner. Nous évoquons ensemble le détective New-Yorkais dans un lieu de perdition digne du *Bar à Joe*.

Tu étais à Angoulême l'année dernière ; comment les auteurs de bandes dessinées ont-ils accueilli le grand prix de José Muñoz ?
Quand le résultat des votes s'est fait connaître, j'étais en compagnie de quelques amis — un joyeux conglomérat d'auteurs et d'éditeurs — du côté de la bulle des indépendants. Nous nous sommes tous regardés avec surprise, puis spontanément les applaudissements ont fusé des allées : dessinateurs, éditeurs et amoureux du neuvième art. À vrai dire, personne ne s'y attendait vraiment et surtout pas moi. Généralement, peu avant l'annonce des résultats, chacun y va de son pronostic. De mon côté, je m'étais laissé dire qu'un scénariste devait l'obtenir cette année [Christin en l'occurrence, NDLR]. Le prix de José Muñoz consacre un auteur à la croisée de beaucoup de chemins.

© Chauzy 2007

Que représente d'après toi cette consécration ?
C'est d'abord un relais entre Breccia, Pratt et la génération *(À Suivre)* dont je suis moi-même issu. Muñoz a réussi à faire pour la première fois une bande dessinée adulte sans interdits narratifs, mais sans non plus faire usage d'artefacts racoleurs. Il a aussi laissé une place active au hors-champ qui, avant lui, ne faisait office que de décorum. C'est fou toutes les singularités que l'on peut observer en marge du point central de l'action ! Tu peux voir parfois des phylactères correspondant à des personnages en dehors de la case, avec des bribes de dialogues ou de pensées. Cela donne un sentiment de foisonnement, à l'image de ce qu'est New York.

En somme, c'est une manière de reconnaître un auteur charnière : «un auteur pour auteurs», dont l'influence sur la nouvelle vague de dessinateurs se fait encore sentir ?
Absolument, son trait et ses expérimentations graphiques ont ouvert un champ de possibilités considérable : avant lui, le noir et blanc restait clivé entre la ligne claire apparentée à Hergé et un réalisme parfois un peu trop maniériste. Des personnalités telles que Baru, Baudoin, Rabaté, De Crécy et même Frank Miller ont réussi à imposer leurs approches narratives grâce à sa démarche. J'irais presque à parler de pillage chez ce dernier tant *Sin City* est imbibé d'éléments propres au New York d'Alack Sinner. Cela souligne à quel point Muñoz est à la base de la bande dessinée moderne ou plutôt, qu'avec lui c'est la modernité qui s'est invitée au sein du neuvième art.

Tu évoquais tout à l'heure la charnière qu'est Muñoz entre Pratt et ta génération. Crois-tu qu'il y ait une filiation entre Corto et Alack ?
Oui, Corto Maltese est certainement un parent d'Alack Sinner ; les deux personnages semblent dériver sans cesse. Corto se perd dans tous les océans du globe, Alack, lui, surnage dans ce bouillon de culture qu'est New York. Une idée d'insularité, voire d'isolement est rattachée à leur personnalité profonde. Les rencontres qu'ils font tout au long de leurs récits donnent l'impression que les personnages auxquels ils sont confrontés sont des îles perdues ou des terres hostiles. Ce sont des métaphores d'Ulysse. Pénélope en moins, encore que...

Tu as fait la connaissance de Muñoz lors des réunions de rédaction de *(À Suivre)* ?
Non, j'ai d'abord échangé avec Muñoz au cours d'une signature à Aix. Le public s'agglutinait sur une table voisine, nous laissant tous deux discourir autour du tango, de Breccia et de tas d'autres sujets. Le genre de discussion enlevée que peut espérer un admirateur inconditionnel avec l'un de ses pères spirituels. Cependant, Jean-Paul Moujin, le créateur de *(À Suivre)*, a largement encouragé ce type d'anecdotes : il a fondé le magazine en faisant venir d'emblée des pointures du neuvième art comme Muñoz et en lançant au fur et à mesure de jeunes dessinateurs qui ont gagné en maturité avec ce voisinage. Dommage que Jean-paul ait loupé le coche avec Rabaté et quelques autres pourtant héritiers de *(À Suivre)*. Maintenant, il n'y a plus guère que *Fluide Glacial* pour permettre une telle émulation, c'est regrettable, d'autant que le désengagement des éditeurs laisse les jeunes dessinateurs livrés à eux-mêmes.

Penses-tu que ce prix peut faire réfléchir sur la place du noir et blanc et son abandon ?
C'est une reconnaissance pour les rares dessinateurs qui ont encore cette liberté de s'exprimer à travers le trait pur. Je pense par exemple à Didier Comès, qui lui aussi ne cesse de réinventer son rapport au noir et qui ose s'aventurer vers des narrations hors normes. Mais c'est aussi comme tu dis, une invitation à réfléchir sur les limites de la mise en couleur — qui a contribué au déclin de *(À Suivre)* —, et de la taylorisation des albums.

© José Muñoz

Je ne te propose pas de boire à la santé d'Alack avec une de ces bières hollandaises dont il est amateur, j'ai horreur des blondes !
Moi aussi, le beaujol'pif ira parfaitement !

PROPOS ET ALCOOLS ABSORBÉS PAR KAMIL PLEJWALTZSKY

Prix d'Angoulême, mode d'emploi

Chaque année, avec une belle régularité, le petit monde des bédéphiles s`écharpe joyeusement sur le Festival International de la BD d`Angoulême. Le choix des nominés, des lauréats, des catégories, l`absence des uns, la promotion des autres, les gros éditeurs, les «indépendants», tout y passe. Mais finalement, qui sait exactement comment ça marche ? Pour pouvoir briller en société, voici quelques rappels sur le fonctionnement du FIBD.

Il était une fois, un beau jour de 1974, la naissance d'un salon dédié à la Bande Dessinée. Une idée saugrenue pour l'époque, dans un lieu tout aussi saugrenu (pardon aux Charentais qui nous lisent) : Angoulême. Le rapport entre la ville et la BD, une exposition réussie sur le sujet en 1972, est bien mince. Il n'empêche, les auteurs présents à cette première édition lancent parfaitement la machine : Hugo Pratt (auteur de la première affiche), André Franquin, Maurice Tillieux et Harvey Kurtzman adoubent un festival qui ne cessera plus, dès lors, de se développer (jusqu'à exploser, chaque dernier week-end de janvier, la capacité hôtelière du département entier).

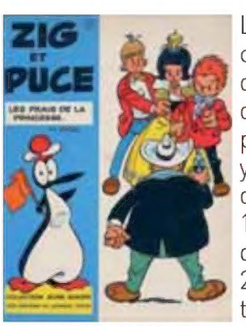
Le décor planté, reste à savoir quelles sont les règles du jeu de cette grande messe de la BD. Contrairement aux Césars, les prix ne sont pas décernés par l'ensemble des «professionnels de la profession», comme dirait Jean-Luc Godard. Le Grand Prix de la ville, récompense phare du week-end angoumoisin, est désigné par le collège des anciens lauréats, qui «co-optent», chaque année, un nouveau pair (l'organisation du FIBD a aussi une voix lors de ce choix). Pour le reste des prix, Angoulême suit plutôt le modèle du festival de Cannes en présentant chaque année un jury différent. Les récompenses sont donc le reflet très subjectif d'un aréopage composé d'organisateurs de la manifestation, d'auteurs, de libraires, de journalistes spécialisés et parfois de quelques extra-terrestres venus faire du tourisme sur la planète BD. Qui se souvient aujourd'hui que Julien Clerc, Elli Medeiros, Yves Mourousi, Benoît Poelvoorde, les Rita Mitsouko ou les Vamps (entre autres) ont figuré dans le jury ?

AFFICHE DE LA PREMIÈRE ÉDITION DU FESTIVAL, PAR HUGO PRATT, 1974

Il faudrait également posséder une mémoire prodigieuse pour se souvenir du nom de la totalité des prix remis par le festival. Contrairement à Cannes ou aux Césars, rares furent les années sans modification de fond en comble de l'intitulé du palmarès. Il serait trop long de passer en revue la soixantaine de catégories utilisées, et usées, au fil des ans.

Depuis l'an dernier, une «sélection» des «essentiels» est réalisée par un «Comité de Sélection», composé essentiellement de personnes liées à l'organisation du festival d'Angoulême. Puis, le Jury, conjointement choisi par le gagnant du Grand Prix d'Angoulême de l'année précédente et par l'organisation du festival, se réunit afin de choisir, parmi la sélection officielle, les quelques lauréats.

Depuis 2007, le Meilleur Album–Fauve d'or, l'Essentiel Fnac–SNCF (autrement dit, prix du public), l'Essentiel Révélation et l'Essentiel Patrimoine (pour les rééditions) constituent le palmarès officiel du FIBD actuel. Dans le fatras des changements incessants, seul le Grand Prix de la ville d'Angoulême a su conserver son appellation d'origine.



ALFRED LE PINGOUIN

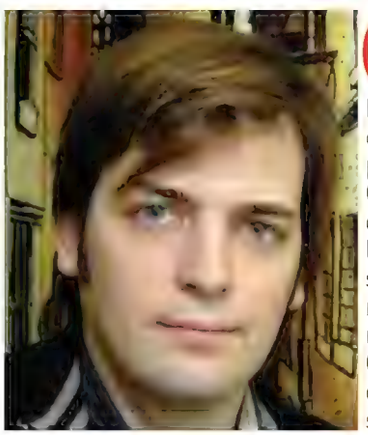
Le public a bien du mal à s'y retrouver, comme il a du mal à s'identifier au festival. À quelle statuette, à quelle compression, à quelle palme d'or se raccrocher lorsqu'on pense à Angoulême ? Le choix est difficile. Il y eut Alfred, le pingouin d'Alain Saint-Ogan, de 1981 à 1988. Puis l'Alph-art d'Hergé de 1989 à 2003. Aujourd'hui, place au Fauve dessiné par Lewis Trondheim, Grand Prix 2006. Jusqu'à quand ? La prochaine mascotte du FIBD sera-t-elle une girouette ?

THIERRY LEMAIRE & LA RÉDACTION

5 questions à Benoît Mouchart

- Directeur Artistique du Festival d'Angoulême -

DR



Comment se passent la sélection et les votes pour l'attribution des prix ?

Les éditeurs nous soumettent un certain nombre d'albums : presque un millier cette année. Le Comité de sélection est composé de Professionnels, d'historiens de la BD et de membres de l'organisation du festival. Nous passons en revue tous ensemble les albums reçus pour établir la Sélection Officielle, qui doit servir également de référence pour le public. Ce sont des albums dont la lecture a retenu notre attention. Puis, le Jury, qui est distinct du Comité de sélection, se réunit et désigne le Palmarès Officiel, constitué du Prix du Meilleur album et des «Essentiels».

Comment est composé le Jury ?

Ce sont des auteurs, des libraires et des journalistes. Cette année, le jury est composé de José Muñoz, Serge Le Tendre, Lorenzo Mattoti, ainsi que de Cyril Sauvageot, Gilles Ciment, Evelyne Clair, et Nadia Krovnikov. Ils sont désignés chaque année par le Lauréat du Grand Prix du festival et par moi-même.

40 albums sélectionnés l'an dernier, 50 cette année, 60 l'an prochain ?

Non, pas forcément. Il y en aura peut-être même 30, qui sait ? L'an dernier, nous nous étions fixé une limite de 40 livres. Résultat : certains albums qui auraient pu ou dû faire partie de la sélection ne s'y sont pas trouvés, par manque de place. Nous avons donc étendu la sélection cette année, sans nous soucier d'un chiffre rond.

On a l'impression que la sélection 2008 est une longue liste qui essaie de contenter tout le monde sans vraiment contenter personne. Y sont présentes des œuvres très élitistes, tout comme des œuvres très commerciales, comme si on avait voulu ménager la chèvre et le chou. Qu'avez-vous à répondre à ceci ?

Je ne partage pas ce point de vue : la Sélection Officielle, au vu des retours que j'ai pu en avoir, a au contraire été très appréciée, par les éditeurs mainstream comme par les éditeurs indépendants. Par ailleurs, il serait faux de croire que des considérations commerciales ou des pressions liées à des éditeurs rentrent en ligne de compte lors de la sélection. Nous ne cherchons pas à faire plaisir à untel ou untel, ni à être représentatifs ou équilibrés. Encore une fois, nous choisissons simplement les livres qui nous ont intéressés. Il peut arriver que certains grands éditeurs soient absents de notre choix, ou au contraire, que certains éditeurs soient très représentés, mais cela n'est pas fait consciemment. Nous nous en rendons compte après coup.

Pourquoi avoir supprimé les catégories de prix ?

Pour plusieurs raisons, mais la principale, c'est qu'elles ne correspondaient pas aux attentes et aux besoins du grand public. Les lecteurs veulent savoir quels albums découvrir : récompenser un album sur la base du scénario seul, ou du dessin seul, etc., n'a aucune signification ni importance pour le public. De plus, les auteurs qui n'étaient récompensés que pour une partie de leur album, s'en trouvaient parfois vexés. Une année, à la demande de Martin Veyron, nous avons attribué un Prix du meilleur dialogue : l'auteur, offusqué, n'est même pas venu chercher son prix. La logique des catégories, comme elle est pratiquée par exemple aux États-Unis avec des prix comme les Eisner awards ou Harvey awards, répond à une logique qui reste purement tournée vers la profession, et non vers le grand public.

PROPOS RECUEILLIS PAR OLIVIER THIERRY

IL EST UN EXERCICE PLUS PÉRILLEUX QUE DE PRÉSIDER AU SYSTÈME DES RÉCOMPENSES DU FESTIVAL D'ANGOULÊME : C'EST DE COMMENTER CE SYSTÈME.

Les prix du festival d'Angoulême sont souvent matière à des récriminations de toutes sortes. «Palmarès trop élitiste et intellectuel» ou «Palmarès trop commercial». Liste des prix «au bénéfice de tel éditeur» quand «tel grand éditeur n'y figure pas». Grand prix «qui ne le mérite pas» quand «untel a été injustement oublié». «Copinage». «Opacité du processus». «Illégitimité du jury». «Catégories de prix absconses et sans cesse changeantes». Que de doléances ! Souvent émises, au passage, par les malheureux non sélectionnés ou par les critiques meurtris dans leur ego parce que leur album/auteur préféré n'a pas été retenu, quand quantité d'albums qu'ils ne connaissaient pas ont eux, passé la barre.

Malgré les 35 ans du festival, il n'est pas encore venu, le temps où les prix du FIBD seront devenus réguliers, institutionnels et acceptés.

L'exercice est certes difficile. Il n'y a qu'à voir les récriminations nombreuses qui entourent les prix littéraires eux-mêmes, le Goncourt en tête, taxés de paniers de crabes et de magouilles entre éditeurs.

Dans un autre medium, les Césars et le Festival de Cannes, bien que ne générant pas l'unanimité, ont su néanmoins se faire accepter et respecter. Dans le cas du premier, celui-ci repose sur un système transparent et légitime de vote par les membres de l'industrie. (Aux États-Unis, les Oscars s'appellent d'ailleurs les «*Academy awards*» : les récompenses des pairs du métier). Dans le cas du deuxième (Cannes), le système est cette fois-ci totalement subjectif car reposant sur les préférences d'un Jury composé de quelques membres — par ailleurs eux-mêmes reconnus, ce qui n'est pas toujours le cas pour le FIBD ; ce système est transparent et sa subjectivité est affichée et acceptée : on parle de la Palme d'or *donnée par le Jury du X*ème *festival de Cannes*. Il s'agit d'une distinction donnée par un petit groupe de gens dans le cadre d'un festival (fut-il prestigieux), et non d'une distinction qui ferait autorité dans l'industrie. De fait, un film n'ayant eu ni la palme à Cannes, ni un César ou un Oscar, peut se «rattraper» avec les Golden Globes, les festivals de Venise, Berlin, Sundance, Deauville, etc. Bref, il y en aura un peu pour tout le monde.

Dans le domaine de la BD, le FIBD d'Angoulême et ses prix occupent une place quasi unique sur la scène européenne ; les (nombreux) non-nominés et non-gagnants repartant les mains vides n'ont alors que leur frein à ronger, ce qui attise les récriminations, qu'elles soient ou non justifiées.

Que faire alors ? Loin de nous l'idée de donner des conseils. Néanmoins, il semble que certaines pistes exploratoires soient intéressantes : travailler sur la transparence du processus, la légitimité des juges, et surtout, peut-être, ré-instaurer certaines «catégories» de prix (meilleur album, meilleure série, meilleur première œuvre, meilleure adaptation étrangère, etc.), qui permettraient de récompenser de plus nombreux talents, et donc d'en contenter davantage.

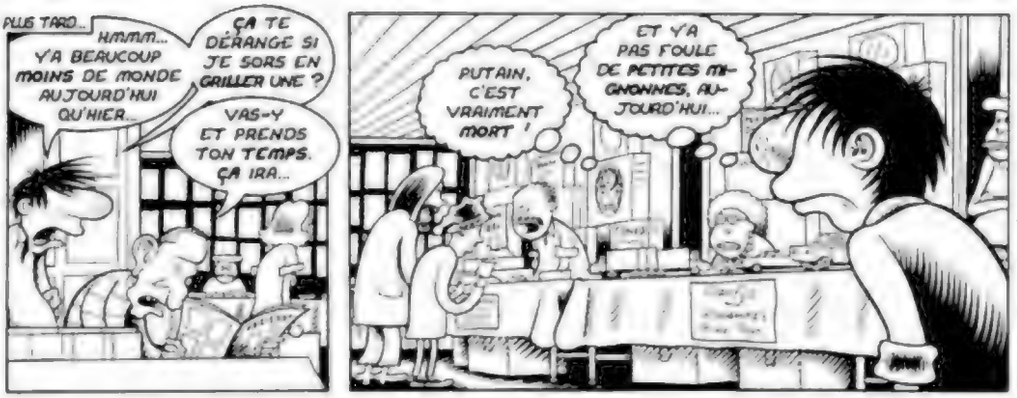
LA RÉDACTION

Une sélection dans la sélection

La rédaction de ZOO établit une short-list de ses bandes dessinées préférées dans la sélection officielle d'Angoulême 2008.

Buddy Bradley, T. 2, En route pour le New Jersey, de Peter Bagge, RACKHAM, 352 P. N&B, 25 €

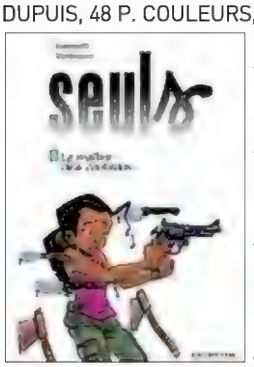
En route pour Seattle, le tome 1 des aventures de Buddy Bradley, avait été sélectionné à Angoulême l'an dernier ; le tome 2, *En route pour le New Jersey*, l'est cette année, et c'est amplement mérité dans les deux cas. Pour ceux qui ne le connaîtraient pas, le personnage de Buddy Bradley est un peu l'équivalent américain du *Lucien* de notre Frank Margerin national. Mais un Lucien qui aurait été passé au vitriol tant ses aventures sont caustiques. Matt Groening confiait qu'il avait d'ailleurs pris les aventures de la famille Bradley (qui précèdent les aventures de Buddy Bradley en solo) comme modèle lors de la création des Simpsons.


PLUS TARD...
HMMM... Y'A BEAUCOUP MOINS DE MONDE AUJOURD'HUI QU'HIER...
ÇA TE DÉRANGE SI JE SORS EN GRILLER UNE ?
VAS-Y ET PRENDS TON TEMPS. ÇA IRA...
PUTAIN, C'EST VRAIMENT MORT !
ET Y'A PAS FOULE DE PETITES MIGNONNES, AUJOURD'HUI...
© Peter Bagge / RACKHAM

Dans le premier tome, Buddy avait expérimenté à Seattle toutes les aventures tordues et imaginables en compagnie d'un aréopage de loufoques en tous genres, en plein milieu de la vague grunge. Il abandonne maintenant ses colocataires, ses aspirations d'impresario et s'en retourne là où il a grandi : dans le New Jersey, région beauf par excellence, où Robert Bidochon se sentirait comme chez lui. Qui plus est, Buddy retourne vivre chez ses parents avec sa copine Lisa, une jeune fille passablement dérangée. L'auteur, Peter Bagge, narre les aventures désopilantes et navrantes de ces originaux chez les banlieusards. Buddy retrouve ses anciens camarades d'enfance, toujours prêts à de petits trafics (sauf l'un d'entre eux qui a «mal tourné» et est devenu flic). Il ouvre un magasin d'articles de collection, ce qui permet à Peter Bagge de mettre en scène les différents individus bizarres qui côtoient ce genre de monde et que nous avons tous rencontrés à un moment ou à un autre.
Peter Bagge est né en 1957 et il collabora à la revue *Weird*, de Robert Crumb, grand prix d'Angoulême en 1999. Bagge est un génie du dialogue qui fait mouche, à la fois drôle et intelligent. Derrière l'humour et la satire se niche une réflexion sur la vie, la société et l'humanité. Ses œuvres sont à lire et à relire. Il est à espérer que ses autres créations, encore non traduites en France, trouvent preneur, et notamment les aventures de Studs Kirby, un animateur de radio réac' hilarant.

OLIVIER THIERRY

Seuls, T. 2, Le maître des couteaux, de Vehlmann et Gazzotti, DUPUIS, 48 P. COULEURS, 8,50 €



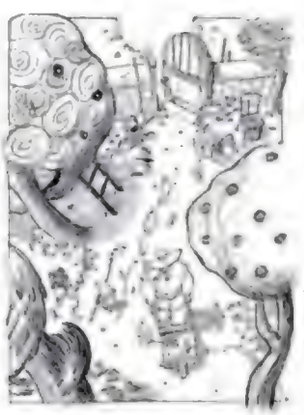
Certes, j'aime les romans graphiques. Oui, je feuillette d'un œil bienveillant les productions des éditeurs dits «indépendants». Et il m'arrive même de lire des BD anglo-saxonnes en VO. Certes. Mais tout ça ne m'empêche pas de dévorer du 48 CC au kilomètre ! Pour dire, j'ai même été chercher dans la sélection jeunesse mon album coup de cœur. Et alors ? J'assume complètement. Parce que *Seuls*, c'est bien. Vous vous rappelez vos premiers souvenirs de lecture ? La bonne BD des éditions Dupuis qu'on commence et qu'on ne peut plus refermer avant la dernière case. Le *Spirou* de la mort, le *Tuniques Bleues* super chouette, le *Natacha* de la grande époque. Et bien *Seuls*, c'est ça. Il faut dire qu'aux manettes, il y a deux sacrés lascars. D'un côté, Bruno Gazzotti (*Soda*) et son dessin onctueux comme du Tome et Janry. De l'autre, Fabien Vehlmann (*Le marquis d'Anaon*, *Green Manor*...) et ses dialogues aux petits oignons. Et au milieu me direz-vous ? Et bien au milieu il y a une histoire à suspense, une sorte de récit d'anticipation qui se déroule dans une ville entièrement désertée par ses habitants. Pourquoi ? Comment ? Le lecteur l'ignore pour l'instant. Tout ce qu'il sait, c'est que la ville n'est pas si vide que ça. Cinq enfants ont curieusement échappé au sort réservé au reste de la population. Et ils décident de se grouper pour résoudre ce mystère. Bien dessinée, bien construite, l'histoire possède le secret des séries qu'on n'oublie pas : plusieurs niveaux de lecture (la scène dans le cinéma est un modèle du genre). Alors vivement la suite, bon sang, qu'on en sache un peu plus sur cette histoire des quinze familles.

© Vehlmann, Gazzotti / DUPUIS

THIERRY LEMAIRE

Trois Ombres, de Cyril Pedrosa, DELCOURT, COLL. SHAMPOOING, 268 P. N&B, 17,50 €

Trois ombres de Cyril Pedrosa c'est une nouvelle preuve que l'auteur des séries *Ring circus* et *Shaolin Moussaka* n'est jamais mieux servi que par lui-même. Après *Les cœurs solitaires*, premier album en solo qui avait fait la preuve de son véritable talent de conteur, ce petit chef d'œuvre en noir et blanc confirme que l'auteur excelle aussi bien dans l'écriture que dans le dessin. *Trois ombres*, c'est l'histoire d'une famille heureuse, un père, une mère et leur petit, Joachim. Comme dans un conte de fée, ceux-ci vivent une vie parfaite au sein d'une forêt idéale... Du moins l'espace de sept pages sur les 268 de l'ouvrage. Ensuite, la tension s'installe brusquement lorsque trois apparitions fantomatiques font irruption en haut d'une colline. Sans vraiment savoir ce qu'elles sont, les parents finissent par comprendre qu'elles sont là pour enlever leur fils. Ne pouvant s'y résoudre, le père décide alors de fuir pour essayer de soustraire l'enfant au funeste destin qui l'attend. S'ensuit une odyssée père-fils qui émeut et effraie tout en faisant rêver. *Trois ombres*, c'est surtout un album à la beauté enchanteresse tant l'illustration y est maîtrisée. Dessins fragiles ou coups de pinceaux épais, tout est utilisé pour faire varier les atmosphères, faire sourire ou inquiéter. On pense évidemment à Disney, puisque Pedrosa en sort, mais aussi à Miyazaki dans la dernière partie plus onirique. Que du bon ! La sélection


© Cyril Pearosa / DELCOURT

officielle de cette année promeut de bien beaux ouvrages en noir et blanc comme le *Vilebrequin* d'Obion chez KSTR, *Trois ombres* en est sans doute l'un des meilleurs ambassadeurs.

YANNICK LEJEUNE

L'autre fin du monde, de Ibn Al Rabin, ATRABILE, 1120 P. N&B, 42 €

Depuis le décès accidentel de sa fiancée, Milch vit dans le manoir qu'elle lui a légué, et son fantôme lui rend visite chaque soir. Il cherche à communiquer, mais elle reste muette. À moins qu'il ne soit, lui, incapable de l'entendre ? Pour soigner cette surdité présumée, Milch décide de consulter un médecin. Un peu plus loin, un couple fait des recherches en forêt, à la poursuite d'un grand-père disparu corps et biens, un aviateur qui, selon la légende familiale, devait être un grand écrivain : ne l'a-t-on pas vu fignoler un manuscrit mystérieux pendant dix ans ?

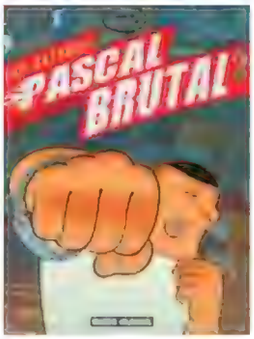
© Ibn Al Rabin / ATRABILE

L'autre fin du monde est de ces livres qui marquent un lecteur, ne serait-ce que par l'originalité de sa forme : copiant le façonnage d'un dictionnaire, dont il reproduit la reliure, le découpage en vingt-six chapitres de A à Z et même la tranche centrale de couleur. L'ouvrage pèse 1120 pages (un pavé dans l'amour !), autant dire qu'on en prend pour un bon moment de lecture. Et voilà qu'au plaisir presque charnel de l'objet-livre, s'ajoute la densité d'une histoire belle, structurée, qui malgré la fantaisie de son propos, frappe par sa cohérence, par ses thématiques, par la qualité de son humour et de ses réparties et, finalement, par sa poésie.

La dernière page tournée, le bouquin continue une vie fantomatique et obsédante dans l'esprit du lecteur : tout dans l'intrigue semble suggérer qu'il s'agit d'un livre à tiroirs, qu'il y a une sorte de récit caché à découvrir, pour réconcilier la forme avec le fond, et pour justifier le titre. Et puis, il faut sans doute s'attendre à une telle astuce de la part d'un auteur si féru de jeux formels. Alors, qui saura décrypter l' «Ibn Al Rabin Code» ?

JÉRÔME BRIOT

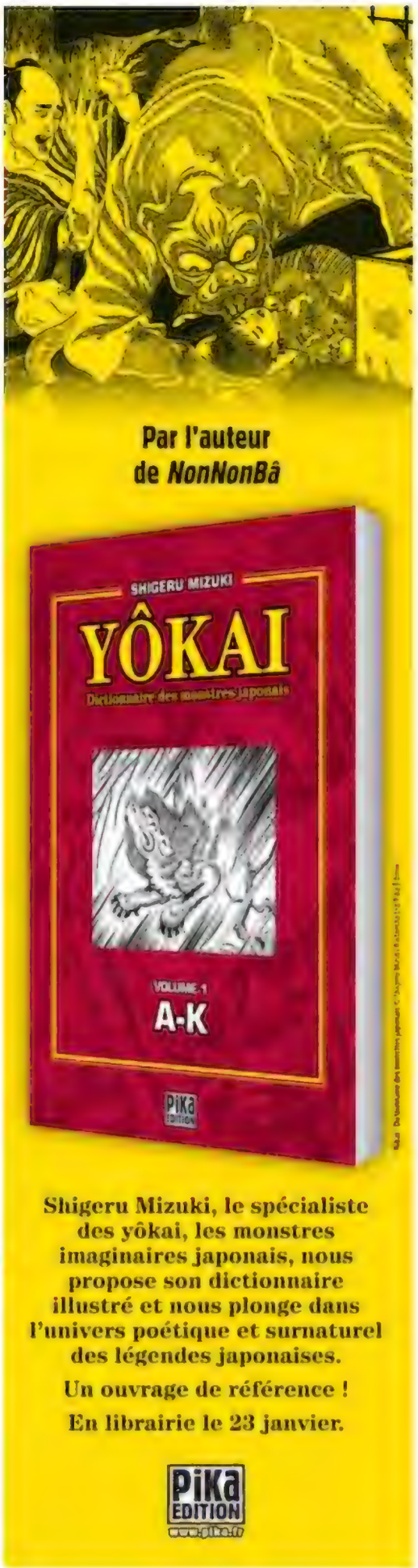
Pascal Brutal, T. 2, Le mâle dominant, de Riad Sattouf, FLUIDE GLACIAL- AUDIE, 48 P. COULEURS, 9,95 €



Déjà nominé dans la sélection 2007 du festival d'Angoulême, Pascal Brutal bénéficiera-t-il cette année du durcissement de la droite française pour l'emporter ? Pascal, pour ceux qui y auraient échappé, est en effet le prototype de l'homme du futur, un futur proche imaginé par Riad Sattouf qui voit la France gouvernée par Alain Madelin. Dans ce monde hostile, pas si éloigné du nôtre, Pascal Brutal est parfaitement adapté. Tout d'abord, il incarne la virilité : il donne des coups de poing, fait l'amour comme le Surmâle d'Alfred Jarry, et porte gourmette, bouc et torsions. Pascal est également doté d'une intelligence et d'une morale bien spécifiques qui lui confèrent un ascendant certain sur ses contemporains. Paradoxalement, un autre de ses atouts est une sensibilité à fleur de peau : tandis que, dans le futur, les autres éprouvent trois à quatre émotions par semaine, lui en connaît pas moins de 19 par jour ! Il lui arrive aussi de pleurer, ce qui attendrit ceux qui n'en sont plus capables. *Fluide Glacial* a trouvé en Pascal Brutal sa nouvelle figure de proue ; Sattouf, quant à lui, peut se féliciter d'avoir créé un personnage mémorable de la bande dessinée française humoristique, comme le fit Binet avec les Bidochons. Pascal est terriblement moderne (il écoute Diam's), il ressemble au nouveau beauf qu'on déteste en même temps qu'on l'admire. Et puis surtout, il est très drôle, Riad Sattouf s'en porte garant : on adore sa logique et ses principes d'honneur, sa bisexualité, ses muscles et sa moto sévèrement cylindrée. Le grand frère idéal pour survivre sous Sarkozy.

OLIVIER PISELLA

© Riad Sattouf / FLUIDE GLACIAL


Par l'auteur de NonNonBâ
SHIGERU MIZUKI
YÔKAI
Dictionnaire des monstres japonais
VOLUME 1
A-K
PIKA EDITION
Shigeru Mizuki, le spécialiste des yôkai, les monstres imaginaires japonais, nous propose son dictionnaire illustré et nous plonge dans l'univers poétique et surnaturel des légendes japonaises.
Un ouvrage de référence !
En librairie le 23 janvier.
PIKA EDITION
www.pika.fr

Château l'Attente, de Linda Medley,
ÇÀ ET LÀ, 464 P. N&B, 26 €

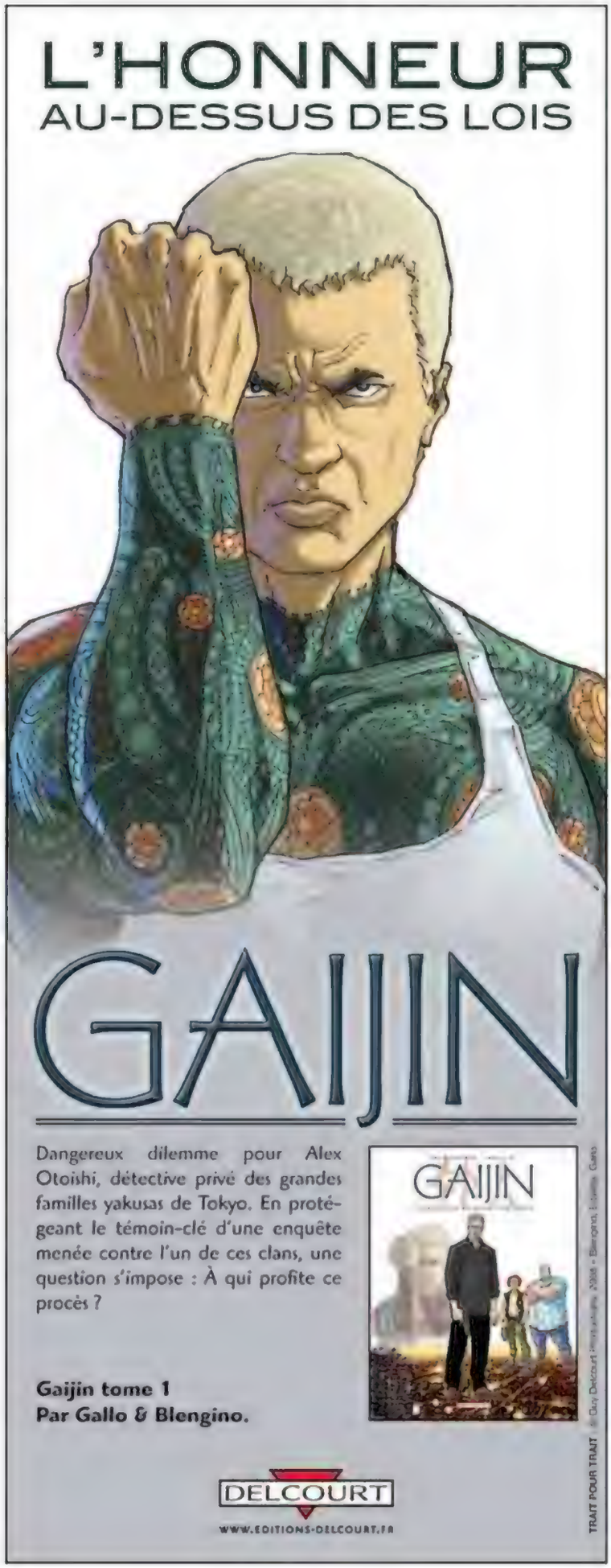
«*Toute l'horreur du monde moderne consiste à nous convaincre de l'omniprésence du vide ; Et que l'expression la plus absolue de l'inconnu, c'est à dire "l'autre", est lui aussi forcément vide.*»
Charles Melman, *L'homme sans gravité*

Après avoir dessiné pour DC Comics des épisodes de *Justice League* et de *Doom Patrol*, Linda Medley commence à auto-éditer un travail personnel en 1995 : la série *Château l'Attente*. Distinguée par deux Eisner Awards en 1998 et un Harvey Award en 2001, la série continue chez Fantagraphics Book en 2005, qui réédite l'année suivante les 18 chapitres déjà parus sous forme de recueil en y ajoutant un chapitre et un épilogue. C'est la traduction de ce récit que les éditions Çà et Là ont publiée en France cette année sous la forme d'un imposant recueil qui place d'emblée cette œuvre entre la bande dessinée et le roman. Loin d'être un prototype d'ouvrage destiné «aux jeunes lecteurs», le Château offre un éventail de grilles de lectures particulièrement riches et finalement, s'adresse à toutes les générations sans pour autant sombrer dans les lieux communs. *Château l'Attente* est un récit inventif, ciselé et habilement écrit dont les zones d'ombre nous promettent une suite riche en digressions tout aussi passionnantes. L'histoire se présente sous la forme originale du conte de fées en prenant pour point de départ le moment où les autres contes se terminent d'ordinaire. Nous sommes donc placés dans un hors champ narratif, dans l'après «Ils se marièrent, vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants». À part la Princesse – un avatar de la Belle au Bois Dormant en l'occurrence – et le Prince, que deviennent les autres figurants du conte traditionnel ? *Château l'Attente* poursuit la geste en s'attachant à ces personnages secondaires : les demoiselles d'honneur de la princesse, «oubliées» dans le château après son mariage, le familier de la méchante marraine... Château l'Attente devient aussi un refuge pour d'autres personnages improbables, un havre de paix toujours entouré de la haute barrière de ronces du conte originel pour des figures hautement attachantes qui ont cherché «un pays lointain dans un temps reculé», une parenthèse dans leur cheminement. Si la forme est traditionnelle, le parti pris est donc éminemment moderne. Le récit à tiroirs se renouvelle dans la peinture des personnages eux-mêmes : Dame Jaine, une jeune comtesse enceinte maltraitée par sa proche famille redécouvre en ces lieux les plaisirs simples comme celui de faire craquer ses doigts de pied au réveil ; Sœur Paix, femme à barbe de cirque, accueillie par une congrégation religieuse, décide de poursuivre son chemin jusqu'au Château où elle est sempiternellement courtisée par un Korrigan, qui lui-même tente de faire le deuil de son précédent rôle de familier... D'autres personnages demeurent dans l'ombre du récit : l'étonnant Sir Chess, aventurier à tête de cheval qui se repose au Château entre deux voyages, le mystérieux Docteur qui ne se montre jamais que sous un masque, le malheureux bûcheron Henry de Fer enfermé dans un mutisme altéré par quelques râles... D'où viennent-ils ? Comment et pourquoi sont-ils arrivés au Château l'Attente ? Cette histoire s'est donnée pour raison d'être de ne pas nous laisser dans l'ignorance : une suite est donc prévue en 2009 ! Chef d'œuvre d'humour et d'émerveillement, *Château l'Attente* démontre avec beaucoup d'intelligence que «l'autre» est un ailleurs possible, un aperçu du paradis perdu.

© Linda Medley / ÇÀ ET LÀ

© Linda Medley / ÇÀ ET LÀ

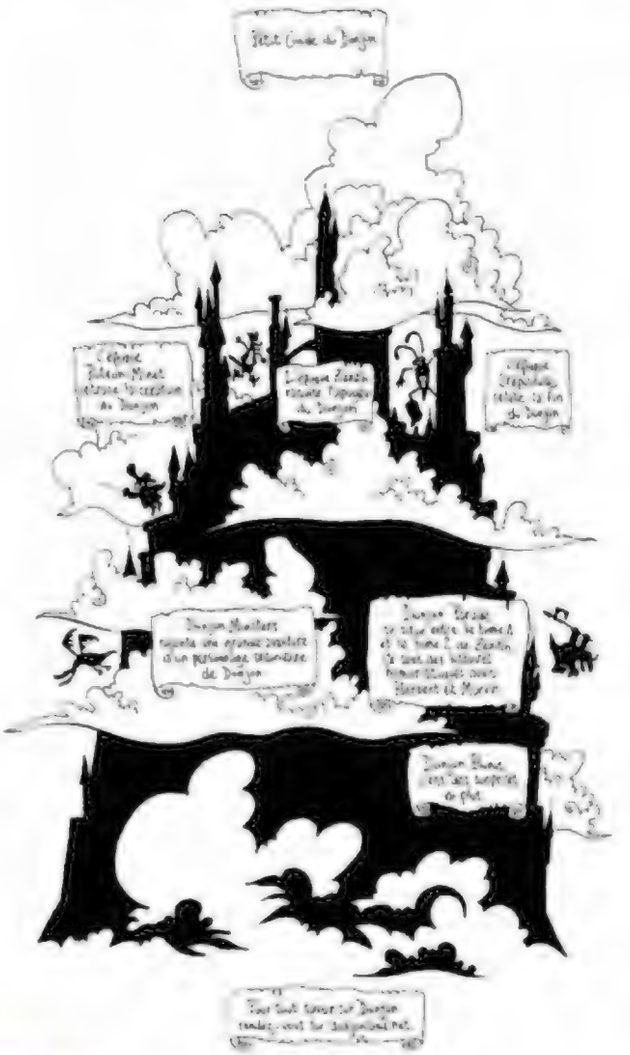
KAMIL P. ET HELEN K.


L'HONNEUR
AU-DESSUS DES LOIS
GAIJIN
Dangereux dilemme pour Alex Otoishi, détective privé des grandes familles yakusas de Tokyo. En protégeant le témoin-clé d'une enquête menée contre l'un de ces clans, une question s'impose : À qui profite ce procès ?
GAIJIN
Gaijin tome 1
Par Gallo & Blengino.
DELCOURT
WWW.EDITIONS-DELCOURT.FR
TRAIT POUR TRAIT

Donjon : suivez le guide

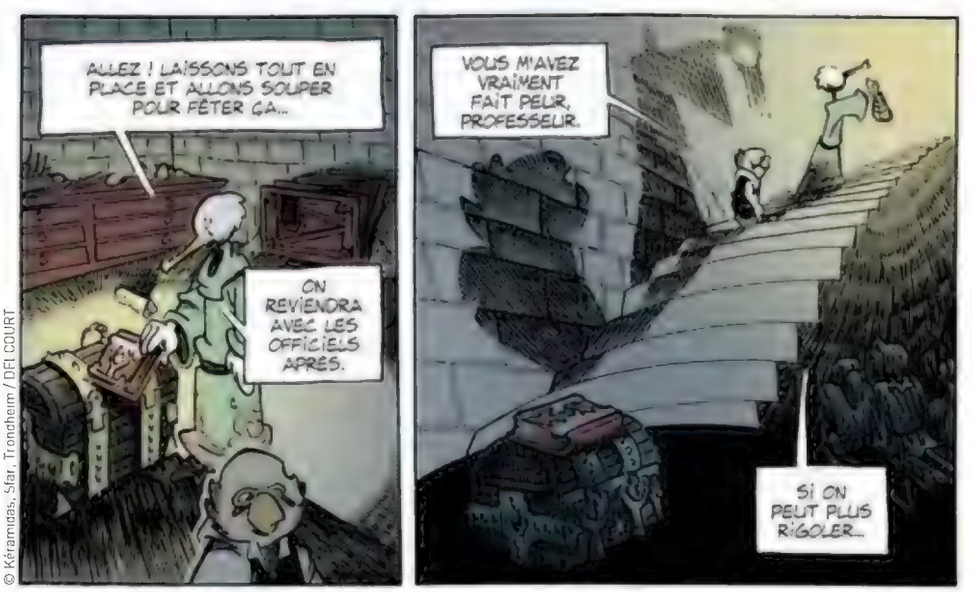
Tel un aventurier avide de trésors, vous aimeriez investiguer Donjon, mais cette saga forte de 32 albums répartis sur trois époques et cinq sous-séries vous intimide ? Pas de panique ! En réalité, il est très simple d'entrer dans Donjon. Les entrées sont multiples. C'est en sortir qui est difficile. Une sorte de boulimie de lecture touche ceux qui s'y aventurent...

Donjon est né en 1998 d'une envie commune à Joann Sfar et Lewis Trondheim de réaliser un livre ensemble. À contre-pied des épopées d'Heroic Fantasy, le genre le plus à la mode à l'époque, les personnages de *Donjon* sont tous des anti-héros. Ils sont lâches, maladroits, pingres ou bornés, voire profondément idiots, mais terriblement attachants. L'imaginaire débridé de Sfar, allié à l'humour de Trondheim et leur goût mutuel du défi font recette. Rapidement, une extension est donnée à la série centrale (rebaptisée *Zénith*). C'est *Crépuscule*, d'ambiance plus sombre, dont les tomes portent des numéros qui commencent à 100. Pour équilibrer l'édifice, les auteurs composent également des histoires qui se déroulent cent tomes avant (au *niveau* -99), et évoquent la jeunesse du Gardien du donjon. À ce stade, il devenait difficile aux deux co-scénaristes de tout dessiner, ils firent donc appel à Christophe Blain pour s'occuper de cette troisième époque, nommée *Potron-minet*.



© Sfar, Trondheim / DELCOURT

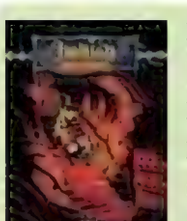
Puis, Manu Larcenet sera chargé de dessiner des épisodes comiques one-shot situés dans une sorte de temps parallèle sans conséquence sur les trois sagas : c'est *Donjon Parade* (cinq épisodes à ce jour, dont *Technique Grogro*, qui fait partie de la sélection officielle du festival d'Angoulême 2008). À partir de là, les personnages étant déjà croqués par quatre dessinateurs, la série acquiert une dimension expérimentale : différents auteurs sont invités à réaliser un album chacun, pour porter les projecteurs sur un personnage secondaire qui devient, l'espace d'un *Donjon Monsters*, personnage principal. Mazan ouvre le bal en 2001, suivi par Menu, Andreas, Blanquet... et Bézian, Stanislas et Nicolas Kéramidas pour les plus récents. Trondheim et Sfar s'autorisent toutes les audaces, changeant de ton à chaque album, passant du comique au tragique, du régressif à l'introspection ; ils multiplient les morceaux de bravoure, par exemple en racontant un même moment exceptionnel (l'explosion de Terra Amata) vécu par trois personnages différents, dans trois albums.


ALLEZ ! LAISSONS TOUT EN PLACE ET ALLONS SOUPER POUR FÊTER ÇA...
ON REVIENDRA AVEC LES OFFICIELS APRÈS.
VOUS M'AVEZ VRAIMENT FAIT PEUR, PROFESSEUR.
SI ON PEUT PLUS RIGOLER...

© Kéramidas, Sfar, Trondheim / DELCOURT

Comme si la routine risquait de s'abattre sur la saga, un certain Marcel Marcel (de son vrai nom Wandrille Leroy, co-fondateur des éditions Warum), décida, avec la complicité de dessinateurs issus de la blogosphère, de s'approprier l'univers Donjon, en créant des planches inédites extraites d'albums fictifs : l'extension *Donjon Pirate* était née, à découvrir sur http://donjonpirate.free.fr/. Ah, ces jeunes ! Ils ne respectent rien !

JÉRÔME BRIOT



DONJON MONSTERS
T.12, LE GRIMOIRE DE L'INVENTEUR
DE SFAR, TRONDHEIM ET KÉRAMIDAS
DELCOURT
COLLECTION HUMOUR DE RIRE
48 P. COULEURS
9,80€

zoom art

© Bnf

L'Enfer de la Bibliothèque,
Eros au Secret

Fût un temps où Internet n'existait pas. Les ardeurs polissonnes des uns et des autres trouvaient alors refuge dans des livres, illustrés ou non, qui décrivaient explicitement «l'acte». Mais ceci se faisait en général de façon illégale, et toutes les oeuvres considérées comme contraires aux bonnes moeurs finissaient tenues à l'écart des yeux pieux dans ce qu'on appelle un Enfer, une section fermée d'une bibliothèque, dédiée aux ouvrages licencieux. Constituée à partir des années 1830, l'incroyable collection de la BnF est aujourd'hui visible du public (à partir de 16 ans) dans une exposition passionnante. Le décor rose, du plus bel effet, abrite de nombreux livres dans des éditions rares, des manuscrits d'auteurs sulfureux tels que Sade, des agrandissements d'illustrations, des annuaires d'époque recensant les filles de joie, des photographies... Et puis pour les plus hardis, un dispositif spécial vous souffle des poèmes érotiques à l'oreille. À ne pas manquer.
BnF, Paris. Jusqu'au 2 mars 2008.

OLIVIER PISELLA

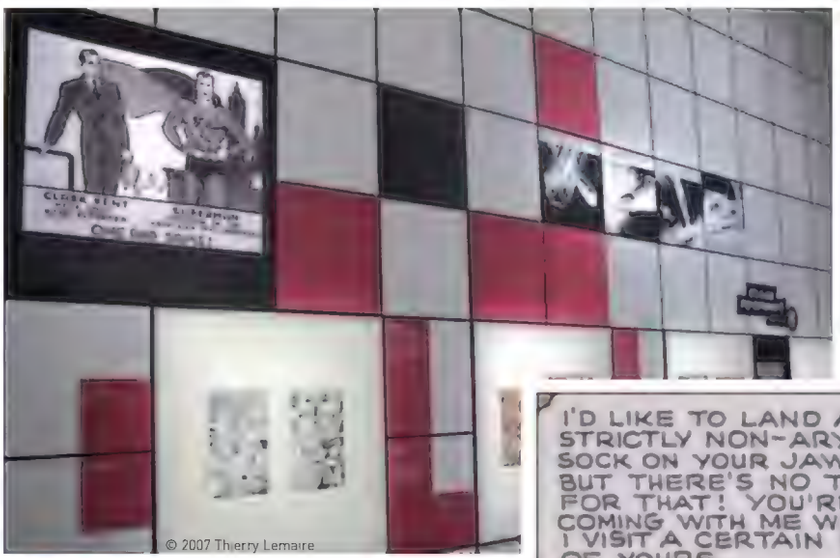
L'univers des Dragons, collectif,
couverture d'Olivier Ledroit,
DANIEL MAGHEN EDITEUR,
110 P. sur papier de création, 25 €

Plus connu pour sa galerie et son activité de revendeur de planches originales, Daniel Maghen est aussi l'éditeur de quelques beaux volumes, parmi lesquels ce recueil de 100 pages consacré aux dragons et à ceux qui les entourent. Bon nombre de dessinateurs de BD et d'illustrateurs français et américains sont présents dans ces pages et donnent libre cours à leur imagination. Paysages splendides et féériques, créatures effrayantes et délicieuses (il n'y a pas que des dragons), sur un beau papier épais. Une invitation au voyage et à l'aventure.

OLIVIER THIERRY

Culture juive et bande dessinée

Les expositions sur la bande dessinée ont-elles enfin atteint l'âge de la maturité ? *De Superman au Chat du Rabbin*, organisé par le Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme, renouvelle le genre avec bonheur. Après les sempiternelles rétrospectives sur la carrière d'un auteur, alignant parfois jusqu'à l'indigestion planches originales et crayonnés, voici enfin une exposition thématique portée par une analyse et un propos cohérents. Il était temps !



© 2007 Thierry Lemaire

I'D LIKE TO LAND A STRICTLY NON-ARYAN SOCK ON YOUR JAW, BUT THERE'S NO TIME FOR THAT! YOU'RE COMING WITH ME WHILE I VISIT A CERTAIN PAL OF YOURS.
PUT ME DOWN! YOU'RE HURTING ME!

SUPERMAN, LOOK MAGAZINE, 27 FÉVRIER 1940,
PAR JERRY SIEGEL ET JOE SHUSTER

Se demander quelle est l'influence des auteurs juifs dans l'histoire de la BD peut, à première vue, paraître artificiel, voire tendancieux. Classer les artistes par leur religion a souvent précédé les pires excès. Dans ce cas précis, l'idée est loin d'être saugrenue. L'homogénéité de ces auteurs, liée à leur culture, est en effet palpable. Suivant les périodes, ils ont transmis les mêmes expériences, développé les mêmes thèmes ou se sont inspirés de traditions communes. Et au final, ils ont laissé une empreinte durable sur le 9e art.

L'histoire commence à New York au début du XXe siècle. Fraîchement débarqués, les dessinateurs juifs s'inspirent de leur condition sociale. Le personnage de l'immigrant qui tente de s'intégrer dans une nouvelle culture fleurit alors dans les journaux, en yiddish comme en anglais. La seconde génération d'immigrés juifs préfère s'éloigner de cette caricature pour en créer une autre, liée au traumatisme de la crise de 1929 : le super-héros. *Superman* (Joe Shuster et Jerry Siegel, 1938), *Batman* (Bob Kane et Bill Finger, 1939) et *Captain America* (Jack Kirby et Joe Simon, 1940) font naître le phénomène des justiciers invincibles.

La troisième partie de l'exposition tient en un seul nom : Will Eisner. Le dessinateur américain, vétéran des *comic books*, publie à partir de 1978 des œuvres ambitieuses comme *Un pacte avec Dieu*, *Fagin le juif* ou *Le complot*, véritables pamphlets contre l'antisémitisme. Par cette petite révolution, il crée le genre du *graphic novel* (roman graphique). Parallèlement à Eisner, émerge un certain nombre d'auteurs de confession juive comme Art Spiegelman (*Maus*) et Joe Kubert (*Le juif de New York*) avec leur travail sur la Shoah. Mais l'Europe n'est pas en reste et la dernière partie de l'exposition en témoigne. Hugo Pratt, Vittorio Giardino, Ruben Pellejero ou Joann Sfar, mêlant mémoire juive et imaginaire, construisent eux aussi des œuvres aux filiations multiples.

Superbement illustré, *De Superman au Chat du Rabbin* pose les jalons d'une présentation moderne et intelligente de la bande dessinée. L'exposition sur la BD argentine conçue par José Muñoz pour le prochain Festival d'Angoulême en sera peut-être la confirmation.

THIERRY LEMAIRE

DE SUPERMAN AU CHAT DU RABBIN
EXPOSITION TEMPORAIRE
MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE
DU JUDAÏSME - PARIS
JUSQU'AU 27 JANVIER 2008

Enchères et en or

La presse généraliste s'est fait l'écho des sommets étonnants atteints par des enchères de planches originales en 2007. 58 000 euros pour une planche couleur d'Arzak de Moebius, 177 000 euros pour une superbe peinture de Bilal, 49 500 euros pour la couverture d'un Thorgal avec Kriss de Rosinski, on est décidément bien loin de la banale BD à quinze euros. La place de Paris est peut-être en déclin par rapport à New-York et à Londres pour les ventes aux enchères d'œuvres artistiques, mais la BD fait encore les beaux jours des commissaires-priseurs qui ont eu l'heureuse idée de s'y intéresser.

Que ce soit aux très chics et voisins Espace Artcurial, Drouot-Montaigne, ou au vénérable Hôtel-Drouot, les ventes de BD du samedi ou du dimanche font toujours salle comble, et il peut être amusant de constater l'engouement des badauds qui s'agglutinent à l'embrasure des portes pour assister au spectacle. Pour autant, il n'est pas indispensable d'être fortuné pour devenir propriétaire d'un original de BD, il y en a pour toutes les bourses et tous les goûts, notamment lorsqu'il s'agit de disperser les fonds d'éditeurs populaires (Sage, Aredit-Artima), où le prix est parfois compris entre cinq et dix euros par planche originale. Il reste le milieu de gamme, entre 100 et 1000 euros la planche ou le dessin, qui permet de s'offrir de belles planches d'auteurs parfois admirables, à des prix raisonnables car leurs auteurs ne sont pas des vedettes à la mode. C'est notamment le cas de René Follet, Hausman, Al Severin ou Sera. Des artistes au talent évident, mais dont les œuvres très décoratives restent abordables.Voyons maintenant qui sont les gagnants et les perdants de ce phénomène qui s'est amplifié depuis cinq ans. Les galeristes-vendeurs de planches n'ont plus le monopole de la vente de planches ou de dessins originaux, d'où leur souci d'avoir également un pied dans l'édition. De plus, les acheteurs n'aiment pas trop la vente à prix fixe, peu ludique, même avec l'apéro du vernissage en présence de l'auteur ou les civilités d'usage du galeriste. Les auteurs de BD prestigieux sont approchés par les experts des commissaires-priseurs, qui leur garantissent le meilleur prix par l'engouement suscité par les enchères, l'estimation de l'expert, un fichier de clients parfois international et la publication d'un catalogue parfois luxueux, notamment chez Artcurial, Tajan et le nouveau-venu Millon. Les gros collectionneurs alimentent aussi les ventes, mais il est normal de vouloir se séparer d'une partie de sa collection lorsqu'elle ne vous intéresse plus : cela permet de vendre sans subir une décote importante par rapport à la cote officielle, l'argus de la BD. Cela évite aussi de passer par ebay, dont le niveau de commissions s'élève en moyenne de 6 à 10 % (contre plus de 20 % chez les commissaires-priseurs). Nous devons déplorer les ventes de dédicaces, parfois découpées sur les pages de garde d'un album. Les auteurs offrent leurs dédicaces en guise de reconnaissance à leur public, ce n'est pas pour que le fan enthousiaste (et parfois patient) revende le dessin un peu plus tard. Passons sur cette sinistre pratique, d'autant plus qu'il est parfois difficile d'être persuadé de son authenticité (la seule solution reste de l'avoir obtenue soi-même, parfois au prix d'une longue attente). Passons aussi sur la nouvelle mais sinistre tendance du droit de reproduction payant. Les sociétés qui gèrent les droits de quelques auteurs très réputés (Hergé, notamment) n'apprécient pas que des catalogues de ventes aux enchères proposent les illustrations du Maître sans payer la redevance d'usage (de l'ordre de 250 euros le dessin).

Donc, par mesure de précaution (et après un ou deux procès difficiles), les illustrations des catalogues sont parfois de belles cases blanches (l'amateur est invité à demander à l'étude un scan ou une télécopie). Comme le dit presque Michel-Edouard Leclerc dans sa préface à *La BD un art contemporain* (catalogue de vente de Millon et associés), les prétendus experts en art contemporain (ne parlons pas des autres experts, plus classiques, pour qui la BD se résume à Bécassine pour les filles et à Tintin pour les garçons) sont complètement passés à coté de cette éclosion de nouveaux talents, qui bénéficient du support de nombreux collectionneurs passionnés. Balzac écrivait dans le Cousin Pons : «*le mérite du collectionneur est de devancer les modes*». Les effets de mode et l'exposition médiatique devraient leur garantir un bon nombre de suiveurs sans imagination. Un bon point en guise de conclusion : certains auteurs obtiennent désormais un bon complément de revenus grâce à la vente de leurs originaux, une aubaine qui vient à point quand les ventes d'albums menacent de s'essouffler.

JEAN-PHILIPPE RENOUX

zoom ciné

Sweeney Todd, de Tim Burton

Parce que sa maturité sereine dominait ses derniers films, on regrettait parfois la patte gothique et expressionniste des plus belles œuvres de Tim Burton. Réjouissons nous : son petit dernier s'envisage comme un retour aux sources. Adapté d'un sombre *musical* éponyme de Broadway, *Sweeney Todd* narre la vengeance d'un barbier virant peu à peu à la sanguinolente tuerie de masse. Jugulaires tranchées et tourtes à la chair humaine figurent parmi les noirs desseins chantés par Johnny Depp et Helena Bonham Carter, impériaux dans ce décorum victorien lugubre et claustro. Grâce à eux, *Sweeney Todd* bascule dans la farce macabre et on en redemande. Immanquable !

JULIEN FOUSSEREAU

Dante 01, de Marc Caro

Certains tandems ne devraient jamais être séparés. Ou se séparer... comme Jean-Pierre Jeunet et Marc Caro. Tandis que Jeunet a pris le chemin de la lumière (quelque fois rosée), Caro confirme qu'il était l'âme damnée du duo tant *Dante 01*, son premier long, s'enfonce toujours plus loin dans les ténèbres. Mélange de la *Divine Comédie* et du martyr de St Georges dans l'espace, *Dante 01* ne manque pas d'ambitions par son brassage d'influences (de *2001* à *Alien* en passant par l'iconographie chrétienne). Il est d'autant plus regrettable que Caro sacrifie pareille base sur les autels du surdécoupage et de la sonorisation clinquante, pour un résultat vain.

JF

Alvin et les Chipmunks, de Tim Hill

© 20th Century Fox

Les boules de poils les plus mignonnes du PAF débarquent au cinéma. Les années 80 sont plus que jamais à l'honneur dans tous les domaines, et leurs héros aussi. Ainsi, ces créatures chantantes et sautillantes, qui ont bercé notre enfance reviennent pour divertir de nouvelles générations. Tout en musique et en gags, le film ravira les plus jeunes et leurs parents, qui oublieront bien vite la légèreté du scénario. Un film karaoké délirant pour vous amuser en famille et vous sortir de la grisaille hivernale.

LOUISA AMARA

Bandes à Part,

portrait croisé de cinq dessinateurs

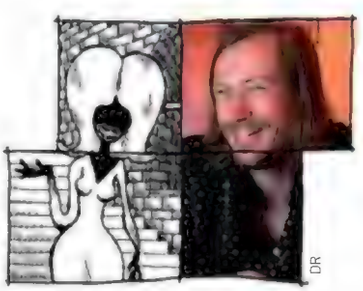
Bandes à Part, de Thierry Tripod, est un film documentaire qui met en lumière le travail et le parcours de cinq dessinateurs de bande dessinée ayant élu domicile à Genève et incarnant ce que le réalisateur désigne comme «la nouvelle école genevoise».

La bande dessinée est née en Suisse au XIXe siècle, sous les crayons d'un écrivain genevois, Rodolphe Töpffer. Près de deux siècles plus tard, l'invention a fait le tour du monde, mais elle a perdu un peu de son «helvétude» : dans sa forme européenne, on la qualifie communément de franco-belge. La Suisse possède pourtant une culture très vive de l'illustration, de l'affiche dessinée et du dessin de presse, qui permet à de nombreux auteurs de vivre de leur art, peut-être plus facilement qu'ailleurs. La bande dessinée suisse est plus vivace que jamais, Genève étant un vivier de création artistique très fertile, grâce notamment à une nouvelle génération d'auteurs inventifs et prolifiques, qui a émergé depuis une dizaine d'années.

Thierry Tripod a choisi de suivre cinq de ces auteurs, pour un film documentaire de 56 minutes intitulé *Bandes à part* : on y découvre le portait croisé de Pierre Wazem, Tom Tirabosco, Frederik Peeters, Ibn Al Rabin et Alex Baladi, cinq auteurs «*pour qui la bande dessinée n'est pas seulement de la littérature pour enfants, mais un art à part entière, libre et adulte*». Leurs méthodes de travail, leurs styles sont très différents, mais ils partagent un même engouement pour le *roman graphique*, et volonté de rupture avec les formats classiques et les séries à personnage.

L'éclosion de ce que le réalisateur appelle la *nouvelle école genevoise* a été rendue possible par l'intérêt et le soutien de trois structures éditoriales locales, lancées à la même époque, et qui se sont développées à leur contact : Atrabile, Bülb comix et Le Drozophile. Mais créer des livres n'est pas la seule finalité pour ces auteurs : Pierre Wazem est dessinateur de presse pour *Le temps*, Tom Tirabosco pour *La tribune de Genève*. De leur côté, Ibn Al Rabin et Alex Baladi ont conçu la *fabrique de fanzine*, une animation de festival qui consiste à dessiner puis à faire circuler un maximum de fanzines créés et photocopiés sur place, avec la participation du public.

Le côté *village* de cette scène créative, favorise les collaborations artistiques et les expériences. Pour autant, les planches de cette bande d'auteurs ne sont pas spécialement «à part» : elles s'inscrivent tout à fait dans les courants de la bande dessinée contemporaine. S'il y a une spécificité de la bande dessinée suisse, le reportage ne s'attache pas à la débusquer.



DR

Bandes à part fera l'objet de projections quotidiennes lors du festival d'Angoulême 2008. Le film est également édité sur DVD (12 euros, diffusion par le Comptoir des indépendants), et inclut 26 minutes de bonus (extraits d'un concert de dessins de Pierre Wazem, accompagné au piano par Michel Wintsch, et trois chansons d'Ibn Al Rabin).

JÉRÔME BRIOT

BANDES À PART
DE THIERRY TRIPOD
DOCUMENTAIRE COULEUR
DURÉE DU FILM : 52 MIN
BONUS : 26 MIN
9 JANVIER 2008 — 12,00 €

Persepolis, le film enfin en DVD

Sorti tout récemment (fin décembre), le DVD de Persepolis est l'objet qui devra absolument faire partie de votre dvdthèque. L'œuvre de Marjane Satrapi en BD était déjà culte, son adaptation au cinéma par Vincent Paronnaud et elle-même en a fait un chef d'œuvre qui restera dans les annales de l'animation. Grâce à ce duo, une autre ère s'ouvre aux auteurs de BD. La possibilité de voir leur œuvre respectée, voire même transcendée par les nouveaux outils technologiques et par un travail d'équipe minutieux.

© Diaphana Films

Dans ce DVD, on retrouve bien sûr le film, mais aussi des bonus très intéressants. Ainsi, les scènes coupées du film, commentées par Marjane, montrent la clairvoyance des deux réalisateurs, suffisamment humbles pour savoir couper des scènes magnifiques (comme la tentative de suicide), certes, mais qui auraient pu alourdir le rythme de l'ensemble. Elles méritent ici toute notre attention. De même, le making of du film au sein de l'atelier d'animation nous permet de voir pas à pas les efforts des animateurs et petites mains, pour élaborer chaque image, le tout commenté par les deux réalisateurs, dont l'évidente complicité donne une vraie chaleur à cet exercice plutôt froid en général. C'est véritablement l'alliance entre le savoir faire technique et artistique de Vincent Paronnaud, et l'histoire profondément touchante, complexe et même drôle de Marjane, qui font de *Persepolis* l'un des meilleurs crus de l'année passée. Revenons sur l'exceptionnel scénario de ce film, inspiré de la vie de Marjane Satrapi.

Téhéran 1978 : Marjane, huit ans, songe à l'avenir et se rêve en prophète sauvant le monde. Choyée par des parents modernes et cultivés, particulièrement liée à sa grand-mère, elle suit avec exaltation les événements qui vont mener à la révolution et provoquer la chute du régime du Shah. Avec l'instauration de la République islamique, Marjane, qui doit porter le voile, se rêve désormais en révolutionnaire. Bientôt, la guerre contre l'Irak entraîne bombardements, privations, et disparitions de proches. Dans un contexte de plus en plus pénible, ses parents décident de l'envoyer en Autriche pour la protéger. À Vienne, Marjane vit à quatorze ans sa deuxième révolution : l'adolescence, la liberté, les vertiges de l'amour mais aussi l'exil, la solitude et la différence.

Toutes ces péripéties, l'auteur les a vécues, mais elle a su prendre le recul nécessaire pour ne garder que l'essentiel et travailler ses personnages en leur donnant toute la profondeur qu'ils exigeaient. Ainsi, on s'attache aussi bien à Marjane bien sûr, qu'à sa grand-mère, ses parents, ou son oncle emprisonné. Ce film a justement été récompensé par le prix du jury à Cannes et bien d'autres prix internationaux.

Beaucoup d'autres projets auraient pu voir le jour sans la clairvoyance de Marjane Satrapi. Ainsi, après le succès en librairie des quatre volumes de *Persepolis*, l'auteur a reçu plusieurs propositions, pour certaines farfelues : «*On m'a proposé d'en faire une série à la Beverly Hills ou un film avec Jennifer Lopez dans le rôle de ma mère et Brad Pitt dans celui de mon père, ou quelque chose comme ça ! C'était tout et n'importe quoi.*»

© Diaphana Films

Ce sens des valeurs et cette exigence au quotidien ont fait de Marjane Satrapi un auteur, une dessinatrice et une réalisatrice de talent à suivre avec attention, et de Persepolis, une BD et un film à revoir pour en saisir toutes les nuances.

DR

LOUISA AMARA ET JULIEN FOUSSEREAU

PERSEPOLIS
DE VINCENT PARRONAUD
ET MARJANE SATRAPI
DESSIN ANIMÉ
DURÉE DU FILM : 95 MIN
20,00 €

ZOOM BD Asie

Gen d'Hiroshima,
de Keiji Nakazawa,
VERTIGE GRAPHIC, 288 P. N&B, 9 €

D'accord, ce n'est pas une nouveauté, mais l'initiative est à souligner. Après avoir terminé la version complète de cette époustouflante saga autobiographique (10 volumes en grand format), l'éditeur français décide de la reformuler dans le format manga tel qu'elle a paru au Japon. Et cela signifie environ cinq euros de moins par volume, ce qui est plutôt important pour prendre connaissance d'un classique des années 1970, publié alors dans le *Shônen Jump* de Shûeisha. Né à Hiroshima en 1939, et ayant perdu une partie de sa famille avec l'explosion, Nakazawa y relate l'horreur de la guerre, tout en nourrissant une confiance folle dans la vie. Pacifiste, humaniste aussi, ce récit a marqué une époque et des auteurs comme Art Spiegelman (*Maus*). Ce dernier déclarant même en préface : «*Gen me hante !*»

CHRISTIAN MARMONNIER

MI8-Fukujin, de Satoshi Fukushima,
SOLEIL MANGA, 192 P. N&B, 9,95 €

C'est un peu comme si la Star Ac' avait été transposée dans une école de la guerre. Une blague ?... Oui mais il y a tout de même de cela dans cette série d'anticipation toujours en cours, et dont le titre complet *Mechanized Infantries 8-Fukujin*, est sans doute plus évocateur. En résumé, il s'agit d'une bande de huit adolescents motivés, chacun pour des raisons différentes, à défendre leur pays et la paix mondiale, et qui font un stage accéléré afin d'apprendre à manipuler des robots de combats d'un nouveau type (des *fukujin*). Raconté de façon à ce que le lecteur côtoie vraiment les héros et leurs hésitations psychologiques, voire leurs peurs, le récit est pour l'instant attachant. Six volumes au Japon, dont deux traduits.

CM

Lady Snowblood

Décembre 2007, un jour comme un autre dans le métro parisien : un passager ouvre un périodique gratuit qui lui a été distribué et reste interloqué par l'accroche d'un article — «L'esprit Tarantino souffle sur le manga» — qui évoque l'ascendance naturelle du réalisateur de Kill Bill et son influence dans l'archipel...

Détaillons. Nous aurions côté influence, *Wilderness*, et de l'autre, *Lady Snowblood*, dont Tarantino se serait inspiré pour mettre en œuvre son célèbre diptyque. La première série, traduite récemment chez Pika, a été chroniquée dans notre dernier numéro. Pour la seconde, nous tenons à être plus précis car il s'agit sans nul doute d'un «*big must*». Bien entendu, Tarantino n'a jamais caché l'avoir lue et, surtout, en avoir apprécié sa version cinématographique. Sorti en 1973, le long métrage était dirigé par Toshiya Fujita, avec Meiko Kaji dans le rôle-titre, et sur bien des points, notamment les chorégraphies de combats, le réalisateur américain en avait observé déroulement et technique. Comme il avait aussi regardé les six films adaptés de *Lone Wolf & Cub*, à savoir *Baby Cart*. Or, il se trouve que les deux œuvres sont issues de l'imagination fertile de Kazuo Koike, un maître aux multiples passions et de plus de 70 ans aujourd'hui. Koike est l'auteur d'innombrables scénarios de mangas et quand il s'est attaché à l'Histoire de son pays, il a été d'un réalisme à faire pâlir une geisha. Pour tout dire, sa manière de raconter a bouversé le *gekiga*, un genre justement réaliste et sombre, popularisé dans les années 1960.

Lady Snowblood se compose de récits courts qui se déroulent à la fin du XIXe siècle, le premier d'entre-eux se situant à l'an XX de l'ère Meiji, c'est-à-dire en 1888. Si l'argument principal de cette série d'environ 1000 planches est la vengeance, un thème rabâché depuis l'Antiquité dans les récits écrits et oraux, celle-ci s'accompagne d'une jouissance exquise dans son accomplissement. Du point de vue du lecteur, en tout cas, car Koike et son dessinateur, Kamimura, ne coupent pas les cheveux en quatre pour traiter par exemple de la violence et du sexe. Sans pour autant tomber dans des démonstrations visuellement explicites, par l'ambiance qu'ils mettent en place et un découpage somme toute assez classique, ils suggèrent plus qu'ils ne montrent. À ce titre, la fin du volume 1 français est exemplaire : l'héroïne est ligotée et elle s'apprête à se faire violer par un voyou dont le «*membre est d'une taille peu commune*» («*il arrive même qu'il fende le sexe des femmes au point de les achever*»). Nous ne voyons que l'ombre portée de la chose monstrueuse et, sur ce, *cliffhanger*... suite au prochain livre. C'est fort même si, nous le répétons, la magie du raconteur repose sur des trucs déjà vus. Cela dit, et à cause de ces puissantes suggestions, la série se retrouve avec la recommandation «pour public averti». Au Japon, les

© 2007 / Koike & Kamimura / Kana

épisodes de Yuki Kashima, alias Lady Snowblood — celle qui incarne en chair et en os cette légendaire vengeance, ont été prépubliés dans le *Playboy* local en 1972-1973 et les quatre chapitres de l'impitoyable tueuse à gages (quatre volumes au Japon et aux États-Unis) ont été ramassés en deux gros pavés francophones. Excellemment présentés, avec même une préface de Jean-Pierre Dionnet, ils laissent un arrière-goût de plaisir amer. Dû certainement à la brutalité des histoires qui fondent comme la neige sous l'impact d'une giclée de sang. Ce qui est sûr, et vous l'aurez compris, c'est que l'«esprit Tarantino» leur doit beaucoup. Non l'inverse...

CHRISTIAN MARMONNIER

C'est d'abord une histoire de copines de lycée, mais c'est aussi le collectif d'auteures japonaises le plus célèbre en dehors de l'archipel depuis plus de 15 ans. Cette année, le festival d'Angoulême les expose en grandes pompes et, disons le tout de go, c'est un événement...

Expo Clamp, une première européenne !

Au départ, elles étaient 12 à publier des dôjinshi (publications amateurs), puis quatre, plus tard, quand il s'est agi de travailler sans relâche pour l'industrie du manga. Elles sont les créatrices de *RG Veda*, de *Tôkyô Babylon*, de *X*, du successfull *Card Captor Sakura* et plus récemment de *xxx HOLIC*. Depuis 1990, elles remportent un vif succès dans leur pays et à l'étranger. Nous avons souhaité poser quelques menues questions à Nathalie Bougon, journaliste et, surtout, commissaire de l'exposition qui consacre les Clamp en cette année 2008.

© Clamp / PIKA

Quelle est encore la singularité des Clamp ?

Je pense qu'elles restent originales aujourd'hui encore, même après des années passées dans le circuit des grands éditeurs. Elles ont repris des codes ou des thèmes assez classiques du manga comme, par exemple, la figure de la *magical girl* mais, dans leur production qualifiée de shônen (manga destiné aux garçons), elles insèrent toujours une bonne dose d'ambiguïté. En particulier, une ambiguïté sexuelle qui dépasse ce qu'on a trouvé dans le shôjo (manga destiné aux filles) depuis les années 1970-1980. Une ambiguïté poussée à son paroxysme. Elles n'hésitent pas non plus à malmener leur personnage, à leur façonner des destins tragiques, voire à les faire mourir. Elles sont finalement assez audacieuses même si cela reste dans le cadre général d'une production commerciale.

Difficile en effet de discerner chez elles un genre bien identifié...

Absolument. *RG Veda*, leur première œuvre en tant qu'auteures professionnelles, est à ce titre difficile à définir. Les combats et divers enjeux de pouvoirs de cette série laissent croire à un shônen, mais les héros sont essentiellement des hommes, et l'aspect romantique évoque aussi le shôjo. C'est pour cette raison, à mon sens, qu'elles plaisent beaucoup en France, parce que le lectorat français se fiche un peu des classifications : il y a beaucoup de lectrices qui lisent du shônen et de garçons qui lisent du shôjo, beaucoup plus qu'au Japon en tout cas. Si leur best-seller, *Card Captor Sakura*, est destiné aux jeunes filles et est un vrai shôjo d'action, ce n'est pas le cas de leurs titres précédents, très emblématiques, tels que *X* et *Tôkyô Babylon*, qui ont marqué les esprits et ont posé leur style. Est-ce du shôjo ou du shônen ?... on touche là, avec les Clamp, à quelque chose d'intéressant : cette capacité à échapper aux étiquettes dans une bande dessinée japonaise extrêmement codifiée.

AFFICHE PUBLICITAIRE RÉALISÉE PAR LES CLAMP POUR LA SORTIE DES CASSETTES VIDÉO ET DES LASERDICS (BANDAI VISUAL)

Quant à l'exposition ?

C'est un événement parce que les Clamp, comme d'autres mangaka, sont réputées difficilement joignables. L'exposition est conséquente et découpée en quatre espaces. Le visiteur pourra y voir notamment des dessins originaux et des travaux préparatoires inédits (regroupés dans une sorte de sanctuaire) ainsi qu'un documentaire, réalisé par l'éditeur Pika, interrogeant le quatuor de créatrices. Une salle reconstitue aussi, modestement, le studio Clamp.

Peut-on espérer qu'elle soit visible ailleurs ?

C'est à discuter avec nos collègues japonais. Ce genre d'évément est avant tout l'occasion de présenter leur travail au-delà du public de fans. C'est déjà une première étape. Pour le reste, on va y aller doucement.

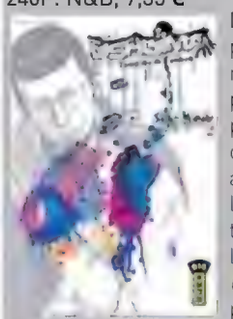
PROPOS RECUEILLIS PAR CHRISTIAN MARMONNIER

Shiori & Shimiko dans le Poisson noctambule, de Daijirô Morohoshi, BAMBOO, DOKI-DOKI, 264 P. N&B, 8,95 €

«- Allo, Shimiko ? Tu ne devineras jamais. Il se passe des choses insolites,aujourd'hui.»
«- Sans blague ? Mais l'insolite, c'est notre quotidien, non ?»
Dialogue ordinaire pour, déjà, le quatrième volume traduit des aventures de Shiori et Shimiko, deux merveilleuses Alice résidant à I-no-Atama, petite banlieue où l'étrange semble parfois concurrencé par l'horrible. Pourtant, rien ne surprend plus ces gamines, habituées à ramasser des têtes décapitées, à assister à une bataille surréaliste entre un coquillage guerrier et une ribambelle d'objets qui prennent vie, ou encore à enquêter sur le poisson noctambule qui avale les gens et les transforme en fruits de mer parlants... Les amateurs de *La Petite boutique des horreurs* apprécieront et découvriront surtout une mise en scène du bestiaire fantastique des *yôkai*.

CM

Ushijima l'usurier de l'ombre, T.2, de Shohei Manabe, KANA, COLL. BIG KANA, 240P. N&B, 7,35 €



Le manga pour adulte nous montre parfois le plus sombre du Japon avec un réalisme froid très déstabilisant : *Ushijima* fait partie de ces séries dont aucun personnage n'est vraiment là pour rattraper l'autre, tous allant de concert vers un mur de cupidité, de trahison et de violence. On ne peut pas dire que cette violence soit ici gratuite, bien au contraire, puisqu'il s'agit du quotidien et de tous les petits trucs d'un usurier et de son équipe, coincés entre les *yakuzas* et les débiteurs individuels.
Vous apprendrez dans cette série toutes les techniques de prêt... et surtout les moyens pour se faire rembourser !

BORIS JEANNE

zoom comics

Empire, T. 3, de Jean-Pierre Pécau et Igor Kordey, DELCOURT, 46 P. COULEURS, 12,90 €

Igor Kordey, dessinateur yougoslave, est connu des amateurs de *comics* pour ses épisodes sur *New X-Men*, *Cable*, *Soldier X* ou *Smoke*. Ramené dans le giron de Delcourt à la suite de la publication française de cette dernière série, le prolifique dessinateur, basé au Canada, a livré des planches de *L'Histoire secrète* (Pécau) ou du *Cœur des Batailles* (Morvan). *Empire*, une nouvelle série appartenant au genre «uchronie», prouve sa maîtrise de la narration et son sens des mises en scène hollywoodienne. Des costumes, de l'humour, de l'action, ne passez pas à côté !

Kookaburra Universe : K, T. 1 et 2, de Crisse, Hicks et Ramos, SOLEIL, 46 P. COULEURS, 12,90 €

Kookaburra, série de SF créée par Crisse et développée par Mitric, connaît plusieurs déclinaisons, dont les one-shots *Kookaburra Universe*, et ce dérivé, K, dessiné par Humberto Ramos sur un scénario de Crisse et Hicks. Difficile de situer les personnages par rapport à la série de base : futur hypothétique ? monde parallèle ? Les dessins de Ramos, ébouriffants mais peu narratifs, n'aident pas à s'y retrouver. Pour la sortie du deuxième tome, Soleil réimprime le premier, sous une nouvelle couverture Kookaburra. Un pack sous plastique offre, ristournés, le deuxième tome (nouvelle couverture) avec la première édition du premier épisode (ancienne couverture). Les lecteurs seront-ils dupes la seconde fois ?

Sept, T.4, 7 Guerrières, de Michaël Le Galli et Francis Manapul, DELCOURT, 64 P. COULEURS,

Après Sean Phillips sur les *7 Pychopathes* de Vehlmann, Francis Manapul accepte l'invitation des éditions Delcourt (qu'il connaît grâce à Thierry Mornet, adaptateur de son *Necromancer* en collection «Contrebande») et d'illustrer un scénario d'un auteur maison, Michaël Le Galli. Un commando d'amazones, l'une des perles du catalogue 2008 de l'éditeur. Spécialiste du fantastique (*Witchblade* ou *Necromancer* chez Top Cow, qui l'a découvert) et du super-héros (*Legion of Super-Heroes* chez DC), Manapul savoure les joies du «*graphic novel*» et soigne la présentation. À paraître au premier semestre 2008, une collaboration internationale dont vous nous donnerez des nouvelles.

JEAN-MARC LAINÉ

Du comics au franco-belge : Des Américains à Paris

Aujourd`hui, des auteurs de tous horizons travaillent, via Internet, avec des éditeurs de l`autre bout du monde.

© Guice, Brown / Humanoïdes Associés

EXTRAIT DE METAL, DE GUICE ET BROWN

Sur le marché franco-belge, un plus grand format, une reliure et une impression soignée, une diffusion en librairie généraliste, sont autant d'attraits pour les meilleurs auteurs de *comics* du moment.

Réussites...

Ce genre de défi demande du suivi tant au niveau de l'éditorial (les spécificités locales) que de la fabrication (l'homothétie, la pagination, le nombre de cases).

John Cassaday, connu pour ses *Desperadoes* (Delcourt), *Planetary* ou *Astonishing X-Men*, signe avec Fabien Nury le thriller historique *Je suis Légion* (Humanoïdes Associés). De son côté, Sean Phillips dessine *Sept Psychopathes* (Delcourt) sur scénario de Fabien Velhmann. Citons *Sebastian X* dont Stuart Immonen ne signera que le premier volume, les séries de Jackson Guice, *Olympus*, *Mandalay* et *Metal* ; *L'Infini*, du scénariste Chuck Austen ; ou la série *Triggs*, du scénariste James Hudnall (toutes aux Humanoïdes Associés).

... échecs...

Mais Kurt Busiek, scénariste de *Marvels*, *Arrowsmith* ou *Astro City*, signe (Humanoïdes Associés) la saga *Redhand*, cycle d'*heroic fantasy* donnant l'impression de l'utilisation d'un script de *comics* dans le format agrandi de l'album franco-belge. Sans déplaisir, *Redhand* laisse sur sa faim. Même sensation à la lecture de *Ashes* (Soleil), écrit par Hicks pour Francisco Herrera, délire visuel où le dessinateur profite de la place dont il dispose en oubliant toute préoccupation narrative.

... et explication de texte

Les narrations *comics* et franco-belge sont proches. Le passage au grand format est-il un écueil ? Les meilleures réussites s'expliquent par la présence d'un scénariste de qualité (Vehlmann ou Nury) qui fournit au dessinateur script précis et densité de récit. L'encadrement éditorial est aussi un gage de qualité : l'album franco-belge n'est pas un *comics* agrandi, mais demande plus de cases et de textes. Austen passe l'examen avec plus de réussite que Busiek.

Les échecs viennent peut-être aussi de la nature du *comics*. À raison de 22 pages par mois et d'un prix modique (deux à quatre dollars), les expérimentations visuelles sont acceptables : épisode muet ou en pleines pages, tout est possible, puisque la suite arrive le mois prochain. Mais à raison de 46 pages par an et un prix bien plus conséquent, le marché franco-belge n'accepte pas aussi bien les délires visuels, et demande une construction plus rigoureuse et moins démonstrative.

© Guice, Johns, Grimminger / Humanoïdes Associés

EXTRAIT DE OLYMPUS, DE GUICE, GRIMMINGER ET JOHNS

Les habitudes culturelles sont suffisamment distinctes et enracinées dans l'esprit des créateurs, pour rendre le passage d'un continent à l'autre difficile. Si l'enrichissement mutuel est évident, les obstacles montrent que le village global, de plus en plus petit, n'est pas pour autant exempt de querelles de clocher.

JEAN-MARC LAINÉ

Joyeux anniverschtroumpf !

Un peuple de petits bonshommes bleus à l'improbable bonnet phrygien, un langage schtroumpfement décoiffant... Il y a 50 ans, Peyo donnait naissance à un pan mythique de la franco-belge, que le Festival d'Angoulême salue aujourd'hui d'une exposition rétrospective.

Apparus pour la première fois en 1958 dans les pages de *La flûte à six trous* — un épisode de la série *Johan et Pirlouit* —, les schtroumpfs n'ont plus disparu depuis. Pas plus grands qu'un pouce, habitant des maisons champignons, ces lutins bleus et espiègles ont tôt fait de s'arroger les faveurs du public. Sous l'impulsion d'Yvan Delporte, rédacteur en chef de Spirou, Peyo donne alors vie à des aventures solo de ses personnages. Régis par l'autorité du Grand Schtroumpf, illustre figure paternelle voire paternaliste, vivant en autarcie dans leur village caché au cœur de la forêt, farceurs et au grand cœur, ils ont la particularité d'être tous semblables, identifiables seulement aux accessoires qui révèlent les facettes de leur personnalité : le schtroumpf farceur à l'éternel paquet cadeau explosif, le schtroumpf costaud et ses haltères, le schtroumpf coquet au bonnet orné d'une fleur, le schtroumpf frileux à l'écharpe... et bien sûr le schtroumpf à lunettes, moralisateur et tête de turc. Se gorgeant de salsepareille, adulant les fêtes, les jeux de ballon et la liqueur de framboise, les schtroumpfs ne connaissent qu'un seul ennemi : l'affreux sorcier Gargamel et son chat Azraël, qui vivent aux confins de la forêt et n'ont de cesse de traquer les schtroumpfs, sans toutefois jamais retrouver le chemin de leur mystérieux village.

© Peyo / DUPUIS

Prenant toujours un malin plaisir à multiplier les pieds de nez, en donnant notamment vie de manière prosaïque aux formules toutes faites — telle «la machine à schtroumpfer la pluie et le beau temps» (*Le schtroumpfeur de pluie*), Peyo effleure de nombreuses problématiques du contrat social : l'attrait du pouvoir dans *Le schtroumpfissime*, avec son apprenti tyran qui se pare des attributs princiers, costume doré et milice privée à l'appui ; fierté nationale et droit du sol dans l'hilarant *Schtroumpf vert et vert schtroumpf*, qui voit le village se scinder en deux suite aux particularismes locaux et querelles linguistiques ; mais aussi nécessité d'adapter ses rêves à la réalité (*L'œuf et les schtroumpfs*), importance de la confiance en soi (*Les schtroumpfs olympiques*)...

Exaltant toujours des vertus propres à la cohésion sociale — courage, solidarité, partage, sens de l'effort —, mais jamais moralisatrice, la série se dote d'un humour ravageur, d'images fortes (ah, le village lunaire des Schlips dans *Le cosmoschtroumpf* !), et d'une fraîcheur inventive, à commencer par ce fameux «langage schtroumpf» qui permet toutes les audaces.

Peyo ayant adhéré dans les années 50 au Parti Communiste, ne pourrait-on d'ailleurs pas voir dans ce village si paisible, aux maisons exactement semblables, tout entier sous la gouverne du Grand schtroumpf, à la longue barbe blanche et au costume... rouge, et dont les efforts communs tendent vers l'inlassable échafaudage d'un barrage fluvial jamais terminé, une projection fantasmée d'un kolkhoze idéal ? Les schtroumpfs sont en tout cas atemporels : si

© Peyo / DUPUIS

l'on sait qu'ils sont au nombre de cent, on ne sait rien de leur ascendance, ni de leur descendance (bien qu'un piteux *Bébé schtroumpf*, suivi de *P'tits schtroumpfs*, aient, comme souvent, tenté de surfer sur la vague du succès), et encore moins de leur système de reproduction ; bien qu'ils nourrissent une propension suspecte à se mordre ou à se pincer la queue (*Les schtroumpfs noirs*), mais c'est sans doute une autre histoire...

Seule ombre au tableau dans ce paysage idyllique : la figure féminine. Créée de toutes pièces par Gargamel, qui se félicite d'avoir enfin trouvé le «*sortilège terrible qui leur fasse demander grâce*» (sic), la Schtroumpfette apparaît dans le troisième album : d'abord fuie par les schtroumpfs à cause de son caractère insupportable et de ses cheveux noirs et rêches, elle saura ensuite ravir tous les cœurs, grâce au Grand Schtroumpf qui se targue d'«*avoir réussi une opération de chirurgie esthétischtroumpf*» (re sic) ; transformée en succube aux cheveux blonds soyeux et aux longs cils, juchée sur de hauts talons, la Schtroumpfette fera tourner les têtes et sèmera la zizanie, allant jusqu'à se retirer du village pour en préserver la quiétude...

Pour la petite histoire, rendons enfin à Franquin ce qui lui appartient : ce serait en effet au cours d'un déjeuner avec Peyo que le dessinateur, pris d'une inspiration subite, demanda à son collègue «*passe-moi le schtroumpf*», au lieu de «*passe-moi le sel*», et la légende était née. Échange de bons procédés, le papa du Marsupilami prêtera d'ailleurs son imagination fantasque à Peyo en dessinant le savoureux Cracoucass, volatile échevelé qui apparaît à l'épisode cinq ; à la même époque, Peyo collabora au scénario de *Panade à Champignac*. Les schtroumpfs, quant à eux, vécurent une vie heureuse, truffée d'adaptations à l'international, de séries animées et de moult produits dérivés (figurines, parc d'attractions...). À la disparition de Peyo en 1992, c'est le studio de son fils, Thierry Culliford, qui prit la succession.

JULIE BORDENAVE

La vie sexuelle de Joe M.

Au début des années 90, Joe Matt est un jeune dessinateur en herbe américain. Très vite, il se rend compte – et admet – qu'il n'a pas une once de créativité. Il décide alors de narrer en image ses propres (non-)aventures. C'est la naissance de Peepshow (Strip-tease, en version française), «Le Journal dessiné de Joe Matt».

© Joe Matt / Seuil

Joe Matt publie à l'origine ses tranches de vie sous la forme d'une histoire par page. Chaque page comporte un grand nombre de cases et dépeint ses états d'âme, sa vision du monde, ses relations avec ses amis, voire même les moments les plus crus de sa vie (Joe Matt aux toilettes...), avec un grand humour. Son style est également un vrai bonheur : il expérimente avec le format qu'il s'est imposé (une seule et grande page) et joue avec les cases, rappelant en cela parfois Will Eisner ou Gotlib.

Rapidement, Joe Matt se distingue d'un certain nombre d'autres autobiographes, qu'ils soient littéraires ou dessinateurs de BD. Outre son humour franc et cru, Joe Matt arbore pour son entourage et pour lui-même une absence totale de toute condescendance. Ainsi, il se décrit comme radin à l'extrême, égoïste, misanthrope, obsédé sexuel, un peu crade, veule et pas sympa. Difficile de faire pire. Sa petite amie, Trish, en prend également pour son grade — en plus du fait qu'elle est obligée de côtoyer cet individu peu recommandable mais somme toute attendrissant. Après de nombreuses années ensemble, Joe Matt et Trish se sépareront d'ailleurs, ce dont le lecteur sera témoin.

Absence de condescendance et de sympathie également pour ses amis (dont le célèbre Seth, auteur de *Palooka Ville*) et pour ses rencontres, notamment ses fans. Ce qui lui vaudra des déconvenues, qu'il accepte comme faisant partie de l'exercice d'authenticité qu'il s'est imposé : par exemple, ayant rencontré un fan qui s'est lié d'amitié pour lui, Joe Matt raconte dans ses planches comment il méprise le type en question et fantasme sur sa copine, qu'il essaye de lui piquer. On lit ensuite la réaction du fan découvrant le pot aux roses, avec le plaisir qu'on imagine, à la lecture des toutes nouvelles pages publiées par son «idole».

Réduire Joe Matt à une suite d'historiettes et de frustrations sexuelles serait injustifié. Cependant, il convient de reconnaître que le sexe, et en particulier l'onanisme, a une place prépondérante dans son œuvre et dans sa vie. (Notons, pour les craintifs, que ceci n'est jamais montré en gros plan, mais seulement suggéré). Avouant être un catholique «guéri», Joe Matt est complètement et totalement obsédé par le sexe, la pornographie et la masturbation ; ses élucubrations sur le genre s'étalent à longueur de page dans son quatrième et dernier opus : *Épuisé* (et pour cause). Amusant pour qui n'est pas un familier du genre. Mais lassant à la longue. Ce dernier opus, de fait, déçoit un peu, comparé aux trois excellents premiers recueils.

Au niveau du style, Joe Matt a abandonné après son premier recueil, *Strip-Tease*, la planche unique pour des historiettes en plusieurs pages, qui lui permettent de développer davantage les «intrigues», les personnes et les ressentis. Le deuxième volume, *The Poor Bastard* est un chef d'œuvre, tandis que son troisième album, *Les Kids* (*Fair Weather*, en version anglaise), raconte son enfance avec émotion. Si le nouvel opus, *Épuisé*, n'est pas tout-à-fait à la hauteur, les trois premiers volumes sont à ne pas manquer.

Joe Matt saura-t-il se renouveler ? De jeune dessinateur nécessiteux et iconoclaste, il tendrait dorénavant à pencher un peu coté «vieux dégueulasse». Mais nul ne doute qu'il a encore quelques cordes à son arc qui sauront nous surprendre. EGON DRAGON

ÉPUISÉ
DE JOE MATT
ÉDITIONS DU SEUIL
120 P. N&B
16,50

Rose Hip Rose
Par l'auteur de GTO
Rose Hip Rose
TÔRU FUJISAWA
1
PIKA EDITION
Tôru Fujisawa nous offre une nouvelle série choc pleine d'action et de suspens dont le rôle principal est tenu par une étrange jeune fille qui n'a pas froid aux yeux !
PIKA EDITION
www.pika.fr

Initiatique

Step Up Love Story s'est imposé comme le manga de référence alliant petites historiettes et éducation sexuelle pour les jeunes. C'est plutôt bien fait, et cela peut s'avérer utile à une jeunesse qui, autrement, prendrait les films pornographiques comme référence sexuelle, sentimentale et relationnelle (!).

Après plus d'une vingtaine de volumes à succès (le tome 24 sort en mars 2008, au Japon la série compte déjà 37 volumes), voici donc venir le *Step Up Love Story Sex Guide*. Et illustré, s'il-vous-plait ! Il s'agit d'une reprise de certains dessins déjà parus, dans une suite de petits chapitres ou «fiches» abordant le sujet, sans tabou, avec force croquis, mais sans pornographie non plus. Ce n'est donc pas «un livre à une main», au sens où l'entendait Rousseau, bien qu'il soit prévisible que vos adolescents se paluche-ront plus volontiers sur cet ouvrage que sur les pages lingerie du catalogue de *La Redoute*.

Le tout reste cependant assez simple, et s'il sera utile à ceux qui n'ont aucune, mais alors aucune connaissance du sujet, il s'avère rapidement sans intérêt pour qui a «déjà donné». (À ces derniers, on conseillera plutôt les best-sellers classique du genre, tels *The joy of sex* ou *How to drive your woman wild in bed*. (Réponse: mettez du déodorant. (sic))).

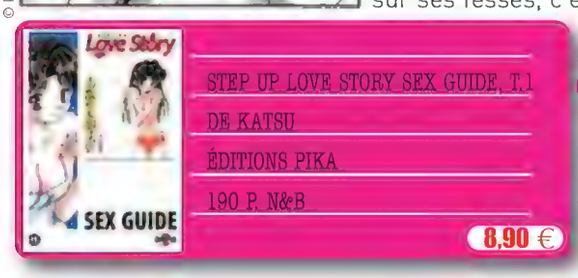
© Katsu Aki / Hakusensha Inc. / PIKA ÉDITION

Dans le *Step Up Love Story Sex Guide*, on n'aura droit qu'à cinq des «48 positions» du fameux manuel japonais du même nom, datant de l'époque Edo. On apprend surtout qu'il faut prendre son temps, respecter l'autre, se faire des calins, se parler, bref, y aller mollo.

Morceaux choisis :

© Katsu Aki / Hakusensha Inc. / PIKA ÉDITION

- Selon certaines recherches, la durée moyenne d'un coït est de huit minutes, ce qui correspond à 100 va-et-vients.
- Il faut savoir prendre son temps avant de rentrer dans le vif du sujet. (Sic)
- Si une femme ne vous repousse pas lorsque vous mettez vos mains sur ses fesses, c'est probablement un signe qu'elle a envie de vous.
- Il est indispensable de pratiquer la masturbation de temps à autre. (Ouf !)



STEP UP LOVE STORY SEX GUIDE, T.1
DE KATSU
ÉDITIONS PIKA
190 P. N&B
8,90 €

SINCLAIR MCABBEY

CORBEYRAN & CALVEZ
NELSON LOBSTER
...OU L'HISTOIRE DU PLUS FAMEUX DES AVENTURIERS !
NELSON LOBSTER
TOME 4
LES ENFANTS D'ORQUELINE
Nelson Lobster repousse une nouvelle fois l'échéance de sa mort en contant une autre de ses extraordinaires aventures. Embarquez à ses côtés pour le royaume des enfants d'Orqueline !
DÉJÀ DISPONIBLE EN LIBRAIRIE
DELCOURT

zoom bd

Capricorne, T.12, de Andréas, LE LOMBARD, COLL. TROISIÈME VAGUE, 48 P. COULEURS, 9,80 €

Andréas aurait-il oublié la couverture de son dernier album ? Passé cette couverture blanche, on pourrait se demander s'il n'a pas oublié les bulles. Cet opus muet témoigne de la maestria de l'auteur, parfaitement lisible et en mode hommage : cases étirées à la Miller, gaufriers à la Moore, silhouettes à la Simonson, looks à la Chaykin. Un must sous les meilleurs auspices, ceux de la passion pour une narration comics servie à la sauce franco-belge. Une couverture blanche ? Après tout, ça a bien marché pour les Beatles !

JEAN-MARC LAINÉ

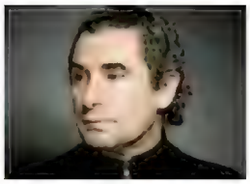
Brigade Fantôme, T.1, Ribambelle pour une poubelle, de Chauvel et Pedrosa, DUPUIS, COLL. PUNAISE, 48 P, COULEURS, 9,50 €

Ce n'est pas facile d'écrire pour la jeunesse. Thèmes, vocabulaire, narration, autant d'écueils sur lesquels s'échouer. David Chauvel, polardeux génial du *Poisson-Clown* ou des *Enragés*, et Cyril Pedrosa, au style élégant et comique, après nous avoir enchantés avec *Ring Circus* et le déconnant *Shaolin Moussaka*, récidivent avec la *Brigade Fantôme*. Quatre enfants fantômes, d'époques et de traditions différentes, combattent monstres et goules dans le monde des vivants. Trois histoires hilarantes et effrayantes. Un nouveau joyau dans la collection Punaise de Dupuis, à savourer à partir de six ans.

JML

Droit dans le mûr, de Fabcaro, LA CAFETIÈRE, 48 P. N&B, 9,50 €

Droit dans le mûr est la suite du *Steak haché de Damoclés*, chez le même éditeur. On y retrouve les tranches de vie humoristiques de Fabcaro, artiste qui se refuse à mûrir. Ce deuxième tome n'a rien à envier au premier,



© Olivier Roller

Pierre Makyo : l'alchimiste

Pierre Makyo est le créateur et le (co)auteur discret de bon nombre de séries à succès : Ballade au bout du monde, Jérôme K Jérôme Bloche, Gully, Lumière Froide, Le Cycle des deux Horizons ou encore ADN. Spécialiste autoproclamé de la trilogie en quatre parties, Pierre Makyo n'a pas complètement quitté *Balade au bout du monde*, mais déborde de projets, nottament une nouvelle trilogie partant du catharisme médiéval pour développer à nouveau son thème le plus cher : la transformation – des esprits, des corps, des matières...

À L'ÉPOQUE OÙ COMMENCE CETTE HISTOIRE, CELLE DES CATHARES, UN SERF, PAYSAN ATTACHÉ À LA TERRE, VAUT QUARANTE SOLS. UN CHEVAL VAUT CENT SOLS. UN CHEVAL EST PLUS UTILE QU'UN SERF.
LE TEMPS DES CATHARES FUT LE TEMPS DES CROISADES. IL DURA DEUX SIÈCLES, DE 1100 À 1300.
LA LÉGENDE RACONTE QUE GUILHEM ROCHÉ COMBATTIT TOUTE UNE NUIT CONTRE UN PERSONNAGE INSAISISSABLE.

© Makyo, Calore / DELCOURT

Avec *Je suis cathare*, ce n'est pas la première fois que vous abordez la BD historique ?

Oui, il y a un contexte historique, mais c'est plutôt une histoire au registre intemporel. À l'époque où Glénat avait fait cette collection «Histoire» [NDLR : Vécu], déjà j'avais trouvé ça con. C'est d'abord une bonne histoire. Après, qu'elle se passe à l'époque des cathares ou de nos jours, c'est pas tellement le sujet. Il est évident qu'il y a des contextes historiques qui se prêtent à l'exposition de certaines histoires particulières. C'est vrai que j'aime bien la période des cathares, parce que c'est une période fondatrice de plein de choses puissantes au niveau de la pensée collective, même de la pensée religieuse, c'est une période d'aventure, très troublée, c'est la période des croisades, c'est quelque chose de faramineux. C'est aussi le Moyen Âge, j'adore !

C'est quoi pour vous le Moyen Âge ?

À une époque, j'ai fait une BD avec Dodier qui s'appelait *Les aventures de Gully*, (d'ailleurs on refait un épisode vingt ans après), et on aimait bien car le Moyen Âge c'est une imagerie très puissante : les chevaliers, les belles, les tournois, les croisades, c'est très puissant dans l'inconscient collectif. J'aime bien utiliser la pensée mythologique. Chez les cathares, le mythe est pur donc facile à exploiter.

© Makyo, Calore / DELCOURT

Comment s'est passée la documentation sur cette période ?
Je connaissais déjà un peu le catharisme dans la mesure où j'avais fait un cycle de *Balade au bout du monde* où on parlait beaucoup des cathares, j'avais déjà lu des choses là-dessus, notamment cette phrase intéressantes qui dit [en occitan] «*al cap de set segles verdeja lo lausier*», *dans 700 ans le laurier du catharisme refleurira*, et 700 ans, c'est maintenant !

Et ce millénarisme vous paraît-il encore fécond ?
Oui, enfin moi j'aime bien les mythes et les légendes, il y a un esprit du catharisme, une revue cathare, comme si quelque chose avait couvé sous la cendre et qu'actuellement on souffle un peu sur la braise, surtout dans une époque comme la nôtre où on est à la recherche de sens, surtout au niveau religieux.

Vous sentez-vous proche de ce retour du religieux dans la culture ?
Très proche, parce que j'ai une pratique spirituelle, une quête spirituelle depuis 30 ans...

Comme Jodorowsky ?
Non, je pratique le zen, mais Jodorowsky a quelque chose du moine zen, j'aime beaucoup. Ce sont des thèmes qui m'ont toujours attiré, que j'ai déployé dans plusieurs de mes BD. En fait, je raconte toujours la même histoire, comme beaucoup. *Grimion Gant de Cuir* c'était déjà l'exposition de thèmes alchimiques, de transformation du personnage, car le but de l'alchimie c'est la transformation de l'alchimiste lui-même — c'est le principe même de la quête spirituelle. J'ai adapté le roman d'Eliette Abécassis, *Qumran*, qui parle des [manuscrits de la Mer Morte] et de la secte des esséniens, à l'époque du Christ, et il y a une sorte de concomitance avec l'époque présente, entre la dégénérescence des grandes religions et la floraison de sectes, les esséniens, les sadducéens, les pharisiens, qui ressurgissent pour retrouver du sens religieux, et qui ont disparu à un moment donné.

***Je suis cathare* montre l'Inquisition dans sa légende noire...**
Et encore, on est en deçà de la vérité ! C'est aussi pour cela que cette époque est tout à fait intéressante, dans son exposition de la perversion. C'est ne pas dire les choses, ou dire des choses alors qu'on pense le contraire — c'est le Mal qui se fait passer pour le Bien. Or, cela s'applique parfaitement aux Inquisiteurs. La définition du catharisme est assez simple, il croit en deux principes : le principe du Bien et le principe du Mal. Le monde tel qu'on le connaît, le monde visible, a été créé par le principe du Mal, et le monde de Dieu est dans l'invisible. Pour les cathares on ne peut donc pas s'intéresser à ce monde-ci, puis-

© Makyo, Herenguel / GLÉNAT

qui était déjà fort drôle, et qui nous contait les affres de Fabcaro lors de son enfance, adolescence et de son passage à l'âge adulte. L'auteur s'illustre par une incapacité totale à dire «non» et à clarifier les malentendus (qui sont nombreux), ce qui le met constamment dans les situations les plus biscornues. Il faut dire que Fabcaro, s'il semble déficient pour tout ce qui est communication verbale, est un as du «dessin qui en dit long». Une fameuse plume et une auto-dérision fine et bienvenue. Croustillant.

OLIVIER THIERRY

Aya de Yopougon, T. 3, de Abouet et Oubrerie, GALLIMARD, COLL. BAYOU, 144 P. COULEURS, 15.90 €

Aya de Yopougon narre la vie quotidienne d'une jeune fille studieuse dans une petite bourgade de Côte d'Ivoire au début des années quatre-vingts. Les deux auteurs, une scénariste ivoirienne émigrée en France et un dessinateur français qui a voyagé en Côte d'Ivoire, chroniquent les intrigues amoureuses et professionnelles de la vie quotidienne d'Aya et de ses proches, sur un ton doux-amer et avec un pittoresque bienvenu. Le premier tome avait eu les faveurs du jury d'Angoulême il y a deux ans. Ce troisième tome est dans la continuité des premiers. La vie se complique, cependant, pour Aya et son entourage, et il est question dans ce tome de polygamie, d'homosexualité et d'autres sujets sensibles.

EGON DRAGON

Nui, T.1, de Matsumi Mukai, KI-OON, 196P. N&B, 7,50 €

Les excellentes éditions Ki-oon continuent de fournir un travail de qualité exceptionnelle, tant au niveau de l'adaptation (surtout en ce qui concerne les œuvres de Tetsuya Tsutsui comme *Manhole* ou *Reset*) que de la facture matérielle de leurs mangas. La série en trois volumes *Nui*, un peu plus shôjo que les précédents choix de Ki-oon, n'échappe pas à cette règle d'excellence, en narrant les histoires d'une jeune fille (pas trop naïve) qui aime tellement ses peluches qu'elles prennent vie et la protège. Beau travail !

BORIS JEANNE

zoom bd

Mushishi,T.5, de Yuki Urushibara, KANA, 240P. N&B, 4P. COUL., 7,35 €

Le Japon n'est pas une île, c'est une montagne forestière peuplée d'esprits de la nature — les *mushi*. Peu d'humains peuvent voir ces *mushi*, et encore moins résoudre tous les problèmes qu'ils créent : c'est le rôle du *mushishi*, et ce manga nous propose de suivre à chaque chapitre un cas différent résolu par un *mushishi* aux cheveux blancs. L'auteur s'inspire de diverses légendes japonaises pour présenter de nombreuses petites histoires, douces-amères, oniriques et poétiques, qui se terminent souvent sans appel.

BJ

W.E.S.T., T.4, Le 46e État, de Dorisson, Nury et Rossi, DARGAUD, 60 P. COULEURS, 13 €

À la fin du tome 3, nous avions laissé la W.E.S.T. en fâcheuse posture à La Havane. Kathryn morte et enterrée, Bishop au désespoir, Rumble trahi par Chapel, les politiciens de Washington semblaient bel et bien avoir gagné la partie. Mais c'était sans compter sur la résistance cubaine. Comment imaginer en effet que Cuba accepte sans broncher d'être annexé aux États-Unis pour enrichir les actionnaires de la United Fruits ? Grâce à l'habileté de la W.E.S.T., la Maison Blanche risque fort d'être obligée de revoir sa copie.

THIERRY LEMAIRE

Malaise vagal, de Jannin et Dal, FLUIDE GLACIAL, 48 P. COULEURS, 11,95 €

Voici un album bavard aux dialogues des plus travaillés. Le plus souvent, ce sont des sketches d'une ou deux planches mettant en scène l'incompréhension ordinaire : au sein du couple, entre amis, etc. De vrais dialogue de sourds, très drôles parce que caricaturant finement la réalité. Encore une fois, seuls ceux qui parlent un même langage peuvent se comprendre.

OLIVIER PISELLA

Visuel de couverture provisoire

qu'il est l'œuvre du Diable : la chair, la richesse, la nourriture, tout ce qui est le plaisir du monde, il n'est pas question de s'y intéresser, d'où ascétisme, chasteté, pauvreté. L'Église à l'époque était relativement corrompue, et il y avait une opposition fondamentale qui a mis en péril l'Église en tant que structure et en tant que pouvoir politique, c'est la raison pour laquelle ils les ont exterminé.

Pourquoi avoir choisi les Albigeois[1] ?

Ce qui s'est imposé à moi c'est la période très précise de 1300 où les grandes croisades ont été faites, les cathares ont été exterminés, on arrive dans une période où il existe quelques Parfaits qui sont encore cachés, disséminés, beaucoup se sont enfuis en Espagne, il y a encore quelques éléments souterrains qui sont traqués par l'Église avec des principes terrifiants (celui qui dénonce un cathare récupère ses biens, ça cartonnerait de nos jours !).

Vous leur donnez aussi des pouvoirs magiques et fantastiques ?

Là j'ai tiré un peu le truc, j'ai inventé une possibilité de catharisme ésotérique en puisant chez d'autres religions comme en Égypte où il existait des modes de transformation, d'accession à des pouvoirs particuliers, notamment au niveau de la guérison, de la capacité à quitter le corps.

Avez-vous quand même raconté une réalité historique ?

Non, la vérité historique ne m'intéresse pas, seule la matière fictionnelle m'intéresse dans la mesure où elle correspond à la prise en compte des grands enjeux humains — c'est ça raconter une histoire. Après, je me suis efforcé de préserver une certaine véracité dans les faits et le contexte historique, les noms de village, les dates... C'est le réalisme fantastique : partir d'une base réaliste et donner une extension au réel dans un registre fantastique.

Pourquoi ne pas avoir dessiné ?

Je ne suis plus dessinateur. J'ai dessiné beaucoup à une époque mais j'ai dû faire un choix entre ma carrière de scénariste et celle de dessinateur, je ne pouvais pas mener les deux de front et bien, j'ai donc choisi d'aller plus avant dans l'écriture des histoires. J'ai aussi écrit un roman à partir d'une BD chez Glénat qui s'appelle *L'histoire de chaque jour*, j'écris des courts-métrages, j'ai même écrit trois longs-métrages...

Pourquoi autant d'Italiens dans vos collaborations avec des dessinateurs ?

C'est le hasard des rencontres, j'ai travaillé avec Siccomoro, on est en train de faire un Aire Libre, et nous sommes devenus très amis. Il est ami avec Rotundo, ils ont créé une école de BD à Rome, donc il y a des élèves et ça tourne beaucoup. Quand j'ai fait cette histoire de cathares, Bruno Siccomoro m'a dit connaître un dessinateur de l'école, Alessandro Calore, dont j'ai été plus que séduit par la page d'essai, ébouriffé... Ce qui m'attire chez un dessinateur, c'est le côté magie blanche du dessin : par la grâce ou la conviction du dessinateur, les planches sont chargées de passion, c'est très complexe et ça relève de l'alchimie. Alessandro Calore charge son dessin, quand je découvrais les pages qu'il m'envoyait je trouvais quelque chose de mille fois mieux que ce que j'avais imaginé — son personnage est habité par une sorte de nostalgie et de tristesse, profondément humaine.

© Makyo / GI ÉNAT

Comment fonctionne la collaboration à distance ?

Je lui ai donné le scénario entier, en italien grâce à PowerTranslator... Il m'a renvoyé un questionnaire, auquel j'ai répondu en ajoutant quelques éléments sur le décor. C'était étrange car j'aime travailler en synergie avec le dessinateur, voir...

D'autres périodes historiques vous intéressent ?

Ce qui m'intéresse surtout, c'est l'exposition du besoin des personnes à se transformer pour arriver à quelque chose de sublimé, dans un contexte qui va produire des réactions, des oppositions — et cela existe dans beaucoup de contextes, mais ce ne sont pas les conquêtes ou les aventures de cape et d'épée qui m'intéressent. J'ai plutôt des projets de commande : on m'a demandé d'écrire une histoire sur Khalil Gibran, de faire une adaptation de Dante, on est dans le registre qui me stimule. Mais là je suis dans le cinéma, j'ai un producteur pour une comédie toute simple qui s'appelle *Tout sauf l'amour* : deux amis neurobiologiste et psychologue ont créé une agence matrimoniale d'un type assez particulier... que j'ai aussi adaptée en BD ! Je suis en train de monter un court-métrage, *Une porte au ciel*, trois filles suicidaires qui partent à l'aventure : je l'ai écrit en court-métrage, je vais l'adapter en BD avec Siccomoro, et je vais en faire un long-métrage. Et j'ai encore un court-métrage en demande de financement, *Esprit simple*. J'en ai fait aussi une BD pour Futuro... Il faut montrer qu'il existe toujours un peu plus que le réel, et j'aime la BD pour cela : on peut tout faire tout de suite, il n'y a pas de limite.

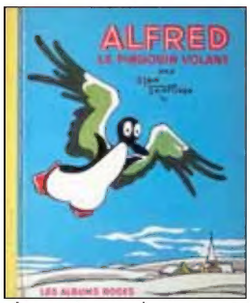
PROPOS RECUEILLIS PAR BORIS JEANNE

(1) Albigeois est un des noms donné aux adeptes du catharisme

JE SUIS CATHARE
T.1, LE PARFAIT INTROUVABLE
DE MAKYO ET CALORE
DELCOURT
COLLECTION HISTOIRE & HISTOIRES
272 P. COULEURS 12,90€

Pingouins & Manchots

Dans chaque numéro, le gardien du ZOO ouvre les cases et les cages des créatures du 9e art. Pour ce numéro spécial Angoulême au cœur de l'hiver, ouvrons ouvrons la case aux oiseaux du grand froid, et donnons un coup de chapeau à Alfred le pingouin et à ses copains manchots.



Alain Saint-Ogan, un des précurseurs de la bande dessinée en France, fut parmi les premiers auteurs européens à généraliser l'usage des bulles dans les vignettes de ses bandes dessinées. Thierry Groensteen et Harry Morgan lui rendent hommage dans *L'art de Saint-Ogan*, une monographie publiée fin 2007 (éd. Actes Sud – L'An 2). En 1925, Saint-Ogan invente le duo comique *Zig et Puce*. Dès la quinzième planche, les deux garnements voyageurs rencontrent un pingouin au pôle Nord. Après avoir renoncé à s'en faire «*un chic rôti !*», l'animal devient bientôt leur inséparable compagnon : il s'agit d'Alfred, et techniquement, ce serait plutôt un manchot, et ses congénères résident plus souvent sur le pôle sud. Il n'empêche, le «pingouin Alfred» déclenche un véritable phénomène de mode dans les années folles. Valorisé comme porte-bonheur, il fait l'objet d'un merchandising comparable à celui qu'occasionneront les Schtroumpfs quelques décennies plus tard. Joséphine Baker, Mistinguett, l'aviateur Lindbergh et jusqu'au président Doumergue font d'Alfred leur mascotte.

Le premier festival d'Angoulême, en 1974, est placé sous la présidence d'Alain Saint-Ogan, et Alfred devient l'emblème du festival jusqu'en 1988, date à laquelle les Alfred sont remplacés par des Alph-Art. Besoin de modifier l'image du festival à l'époque, volonté de placer le festival sous le patronage d'Hergé, ou décision forcée par Greg ? Certains prétendent que le créateur d'Achille Talon, à qui Saint-Ogan avait cédé les droits de Zig, Puce et Alfred (Greg avait d'ailleurs dessiné leurs nouvelles aventures entre 1963 et 1969), vexé de n'avoir jamais obtenu le Grand Prix d'Angoulême, avait décidé d'interdire au festival de continuer à utiliser d'Alfred...

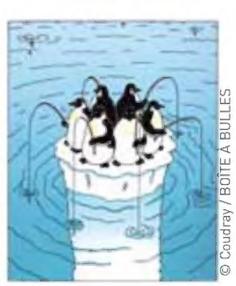
De nos jours, le succès du film de Luc Jacquet *La marche de l'Empereur* en 2004, a permis à un large public de se familiariser avec les mœurs des manchots, et de ne plus les confondre avec les pingouins, qui sont des oiseaux volants. En hommage au film, les éditions La boîte à bulles ont édité en novembre 2006 *L'empereur nous fait marcher*, de Jean-Luc et Philippe Coudray. En deux cases par page (la forme la plus minimale de strip qu'on puisse imaginer), les frères Coudray déjouent les préjugés dont les manchots sont les victimes supposées (ou les auteurs, ça dépend). Cela, en portant un regard amusé et tendre, poétique et surréaliste. Ce livre a connu un destin éditorial des plus atypiques : édité sans faire de vague en 1989 chez Hachette sous le titre *Drôles de manchots*, il a connu le succès (plus de 50 000 exemplaires vendus) dans une édition augmentée, publiée en 1995 par un éditeur japonais, avant de revenir 25 ans plus tard sous sa forme actuelle, enrichi encore par de nombreux inédits.

Est-ce l'immensité des paysages glacés qui, leur rappelant la page blanche, inspire particulièrement les dessinateurs ? Ou la bonhommie pataude des manchots, qui fait d'eux des animaux comiques par nature ? Toujours est-il que la bande dessinée d'humour les utilise assez régulièrement. Et même quotidiennement, croqués par Xavier Gorce dans sa série *Les indégivrables*, des comic-strips de satire politique et sociale qui sont prépubliés dans la *Check-list* envoyée aux 70 000 abonnés de la lettre électronique du journal *Le Monde*. Deux recueils ont été publiés aux éditions Inzemoon.

Enfin, nous conclurons ce tour d'horizon cryo-ornithologique par une pensée pour le dénommé Oswald Cobbelbot, un ennemi de Batman toujours vêtu d'une veste queue-de-pie et d'un chapeau haut-de-forme, et armé de parapluies gadgets redoutables. Il fut élevé par des manchots dans les égouts de Gotham City, ce qui explique qu'il ait choisi de se faire appeler... le Pingouin. Eh oui, en anglais, manchot se dit *penguin*. De quoi devenir fou, non ? Les bras m'en tombent.

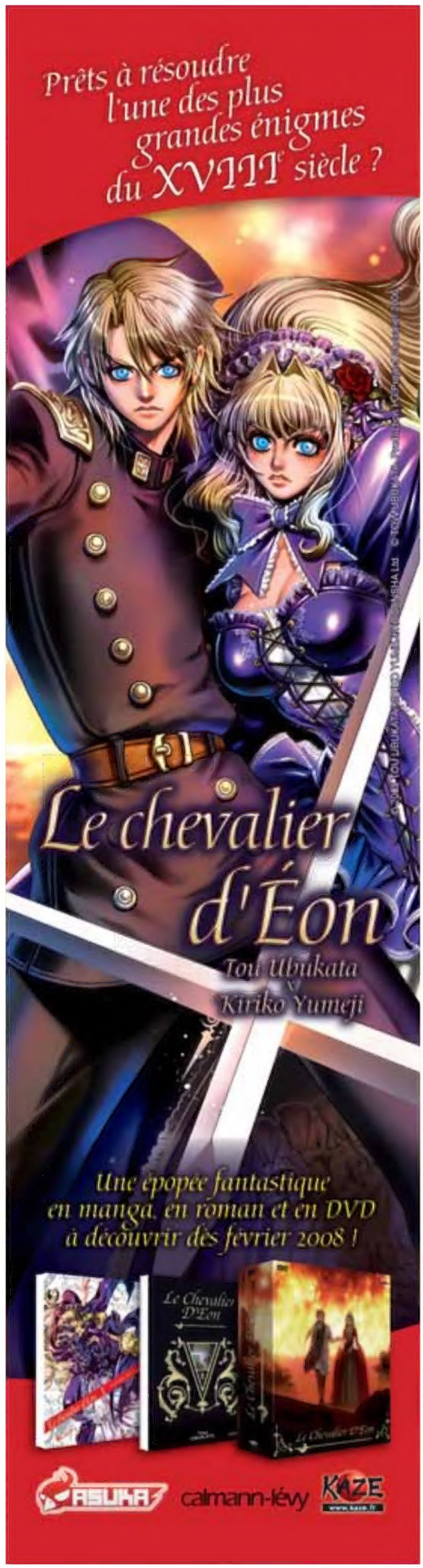
JÉRÔME BRIOT

L'hiver, les manchots sont obligés de se grouper pour pêcher.



L'été aussi.

© Coudray / BOÎTE À BULLES


Prêts à résoudre l'une des plus grandes énigmes du XVIIIe siècle ?
Le chevalier d'Éon
Tou Ubukata
Kiriko Yumeji
Une épopée fantastique en manga, en roman et en DVD à découvrir dès février 2008 !
ASUKA
calmann-lévy
KAZE

ÉTIENNE M

HEY!! ALACK! C'EST DONC VRAI... C'EST BIEN TOI!
JOSE...
ALORS 2008... C'EST LA CONSÉCRATION POUR TOI ET SAMPAYO!! BRAVO!...
ALLEZ, VIENS ALLON! REFAIRE LE MONDE.
JOE'S
VOLONTIER...
UN DAIQUIRI, JOE...
PAREIL
UN DAIQUIRI EN JANVIER À ANGOULÊME... PINCEZ MOI... JE RÊVE...
Étienne M 07

SYLVAIN DELZANT

NOUS, ON AIME ANGOULÊME!
POUR SON CLIMAT..
POUR SON FESTIVAL B.D...
BOUGEZ PAS LES MECS... Y'A LE CHAPITEAU QUI S'ENVOLE!!
POUR SES GRANDS PRIX DU FESTIVAL B.D...
DÉSOLÉ! MAIS ON PEUT PAS VOTER POUR UN SCÉNARISTE CAR TOUS LES BONS SCÉNARISTES SONT DÉJÀ MORTS!!
DÉSOLÉ..
DELZANT '07

FABCARO

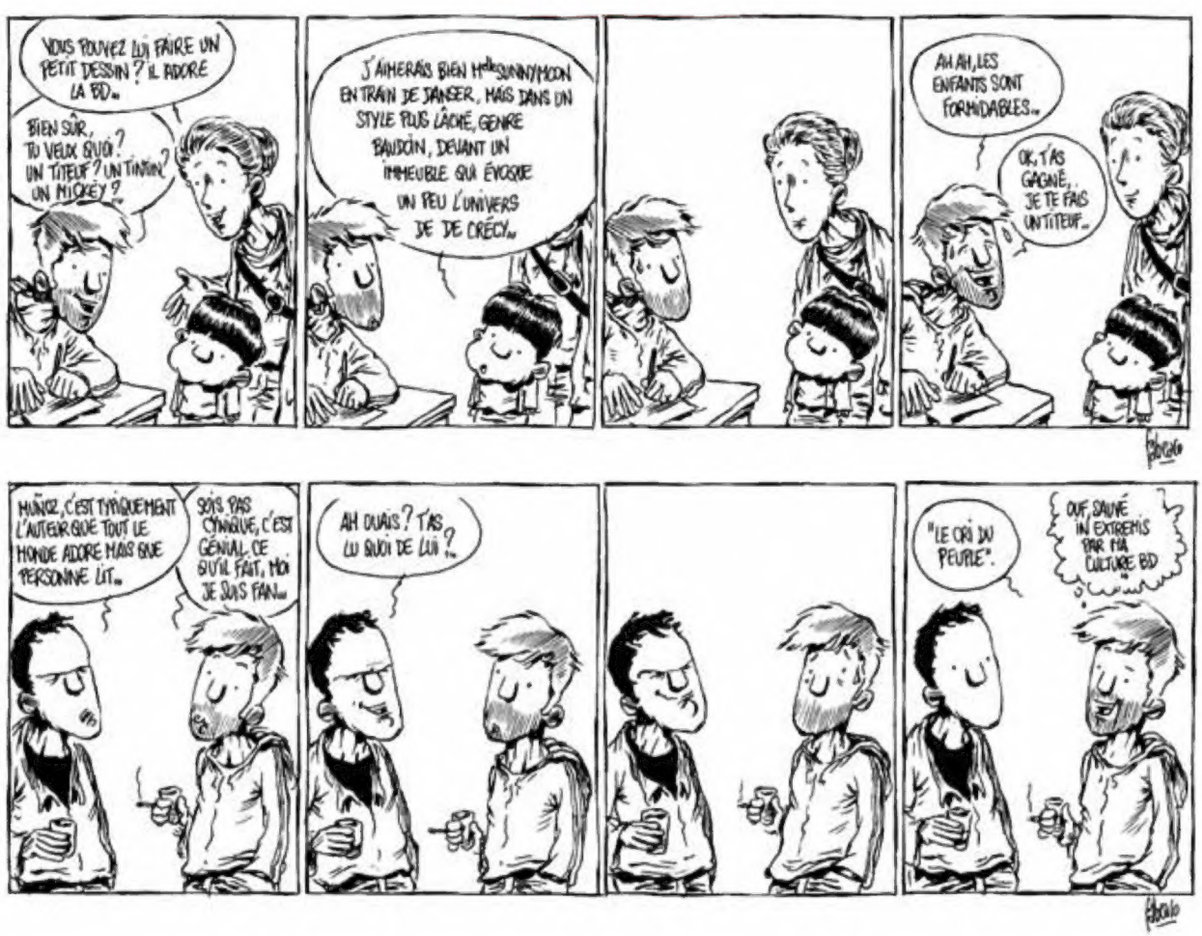

VOUS POUVEZ LUI FAIRE UN PETIT DESSIN? IL ADORE LA BD..
BIEN SÛR, TU VEUX QUOI? UN TITEUF? UN TINTIN? UN MICKEY?
J'AIMERAIS BIEN M. SUNNYMOON EN TRAIN DE JANGER, MAIS DANS UN STYLE PLUS LÂCHÉ, GENRE BALDEN, DEVANT UN IMMEUBLE QUI ÉVOQUE UN PEU L'UNIVERS DE DE CRÉCY..
AH AH, LES ENFANTS SONT FORMIDABLES..
OK, T'AS GAGNÉ, JE TE FAIS UN TITEUF..
MÛNGR, C'EST TYPIQUEMENT L'AUTEUR QUE TOUT LE MONDE ADORE MAIS QUE PERSONNE LIT..
SOIS PAS CYNIQUE, C'EST GÉNIAL CE QU'IL FAIT, MOI JE SUIS FAN..
AH OUAIS? T'AS LU QUOI DE LUI?..
"LE CRI DU PEUPLE".
OUF, SAUVÉ IN EXTREMIS PAR MA CULTURE BD

Illustration : Goldfish, Ciia, 2007, http://www.ciia2d.com

+ de 200 dépositaires en France !

Et s'il n'en reste plus, il en restera encore sur :

www.zoolemag.com

TOUT LE MAGAZINE EN LIGNE (en pdf), les archives, et toujours un CONCOURS : albums et mangas à gagner...
ET PLUS ENCORE !

TartaMudo Éditions

SARL LISEZ MOI - 21 Place Ovale - 94230 CACHAN Tél. : 01 45 36 97 31 - Fax : 01 47 40 00 43
Email : lisez-moi@wanadoo.fr - Site : www.tartamudo.fr Éditeur : José JOVER
Diffusion : Makassar - 8, rue Pelleport - 75020 Paris Tél. : 01 40 33 69 69 Email : contact@makassar-diffusion.com

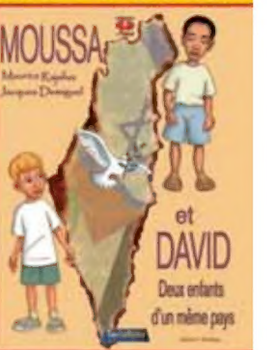
VIENT DE PARAÎTRE

12€ It-Alien - Tome 1
Rubèn Sosa
TIGRES DE PAPIER

Une histoire en clair-obscur portée par une inspiration sombre et violente. Ce polar fantastique se situe de nos jours et joue sur des ressorts dramatiques et angoissants, matinés d'humour noir et d'érotisme, donnant une combinaison étonnante et détonante. Le père fouettard est caché dans l'armoire et c'est un dangereux tueur en série.
Magistralement écrit, dessiné et mis en scène par un des plus grands auteurs de BD made in Argentine, qui a fait ses classes dès la fin des années 1950, au côté de ses amis et collègues de travail tels que Hector Oesterheld, Hugo Pratt, José Muñoz et Carlos Sampayo, mais aussi l'immense Alberto Breccia...

PRÉSENTÉ ET PREFACÉ PAR *JOSÉ MUÑOZ* PRÉSIDENT ANGOULÊME 2008

Moussa et David 10€



Canal BD et Album
"Servie par le dessin poétique de Demiguel, cette Bande Dessinée cinglante et réaliste est à l'image de son auteur, l'historien et écrivain juif Maurice Rajsfus." *Olivier Maltret*

BDCAF'Mag
"... il en ressort un album magnifique, imaginé par Maurice Rajsfus et porté par le dessin symbolique de Jacques Demiguel." *Romain Canonge.*

DBD
"... traité à la David B, ce livre est une très belle ode à la vie et à l'espoir." *Fréderic Bosser*

Union Juive Française pour la Paix
"... Rajsfus se lance dans la BD. Les habitués du Festival d'Angoulême n'ont qu'a bien se tenir!" *Richard Wagman*

Forum Culture.net
"... un formidable outil de compréhension pour petits et grands." *(abordons la BD autrement)*

BD sélection.com
"... nombreuses trouvailles qui pourraient faire office d'autant de dessins de presse."

BDthèque.com
"Album culte." "Oh la belle surprise!" *Spooky*

Sceneario.com
"Moussa et David : la révélation! Cette lecture est indispensable..."

Rue89.com
"Cette Bande-Dessinée pourrait entrer dans les écoles en leçon d'histoire, en éducation civique du Monde..."

Envie de changement ?

Trouvez votre nouvel appartement en quelques clics sur

annonces jaunes.fr

www.annoncesjaunes.fr
le site de petites annonces immobilières
du groupe PagesJaunes

annonces jaunes.fr